

———— José Manuel LAHESA EJAPA ————

Les
ÉLUCUBRATIONS
de Coco Joyce

Parodie



L'Harmattan
MALI

LES ELUCUBRATIONS DE COCO JOYCE

Parodie

José Manuel LAHESA EJAPA

LES ELUCUBRATIONS DE COCO JOYCE

Parodie



© L'Harmattan, 2020
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>

ISBN:
EAN:

PREFACE

Il y a plus d'une décennie, à l'espace gastronomique et culturel LA KARTIER, mon chemin croise celui de José-Manuel LAHESA EJAPA, cet amoureux des arts plus connu sous le pseudonyme de Coco Joyce.

Toutes les fois que son nom est évoqué, ce sont les mots liés à la communication, aux spectacles et à la fête qui me viennent à l'esprit. En janvier 2015 il ajoute une nouvelle corde à son arc avec la sortie de son premier livre « *Cupidon ou l'amour en flèche* ».

Quand Coco Joyce me fait l'honneur de me confier la préface de sa troisième œuvre littéraire intitulée « *Les élucubrations de Coco Joyce* », je suis loin d'imaginer un si beau voyage dans l'univers palpitant de mon enfance parce qu'à la lecture des toutes premières pages, l'adulte que je suis s'écrie : « qu'est-ce qu'il a fumé ce mec ? » Mais au fil des pages, tout mon être se liquéfie littéralement pour se fondre dans cette aventure grandiose et merveilleuse des années « club des petits ». L'enfant en moi se met alors à gambader, rire aux éclats, s'effrayer par moments et même boudier en pensant comme le petit prince d'Antoine de Saint Exupéry « *les grandes personnes sont bien étranges ! Elles perdent ce petit grain de folie qui les poussait à imaginer et créer lorsqu'elles étaient enfant* ». Heureusement, Coco Joyce, lui, n'est pas de ces adultes-là.

La réalité des adultes, nous la vivons au quotidien. Pourquoi s'interdire un grand bond, de temps en temps, dans le monde fantastique de l'enfance quand on sait - et

la science le dit- que la créativité et l'imagination sont bonnes pour la santé ?

Rédigée dans un style sobre, facile à lire, cette œuvre nous invite à rencontrer l'enfant en nous. Cet enfant qui renaît et comprend les moments magiques.

« *Les élucubrations de Coco Joyce* » est aussi une excursion culturelle qui plonge le lecteur dans un sommeil éveillé rempli de rêves colorés offrant à boire et à manger pour tous : visites touristiques, humour à l'ivoirienne, espoirs de paix et de réconciliation, soif d'amour et de partage, abondance, etc.

Cette œuvre parodique se présente comme une prière d'enfant susurrée : « *Cher Dieu, s'il te plaît, fais que mes héros et moi on ne grandisse jamais car les grandes personnes sont des briseuses de beaux rêves* ».

Les élucubrations de Coco Joyce est certainement l'œuvre qui, comme la madeleine de Proust, nous montre que notre enfance nous aura marqués à jamais.

Kadhy Bomou

Auteure – Dramaturge

Chapitre 1

La journée s'annonçait plutôt longue et difficile. Il n'était que sept heures du matin et le soleil agressait déjà la ville avec ses rayons. Pourtant à la radio, l'animateur annonçait un temps couvert avec de fortes pluies. Depuis la fenêtre de mon appartement, je jetai un coup d'œil vers le ciel, mais je ne vis rien qui présageait un temps pareil. « *Mensonge ! Me dis-je, ils ne disent jamais la vérité ces gens de la météo* ». C'était tant mieux d'ailleurs. Avec tous les rendez-vous qui m'attendaient, franchement, je n'avais pas besoin d'une pluie pour me compliquer les choses. Après un copieux petit déjeuner, je m'engouffrai dans la salle de bain, avec de la paresse dans mes mouvements. L'expression de mon visage dans le miroir n'avait rien de plaisant. J'aurais tout donné pour m'offrir une belle grâce matinée. Mais je ne pouvais pas. Il fallait que je me lave, que je m'habille et que je sorte pour aller chercher de quoi assurer mon pain quotidien. C'est ça aussi la vie d'un homme. Se battre pour s'occuper de soi-même et des siens sans dépendre de quelqu'un.

Au bas de mon immeuble, tous les commerces étaient déjà ouverts et la rue grouillait d'un monde qui allait dans tous les sens. Je levai encore les yeux vers le ciel pour demander au Tout-Puissant de m'accompagner et de guider mes pas. Le soleil semblait s'être adouci. Il faisait moins chaud et un vent frais et léger circulait de façon subtile dans les airs. Je ne sais pas si c'était pour nous prévenir d'un changement de temps brutal pour donner finalement raison à la météo, mais en tout cas il faisait beau et intérieurement, je me dis que c'était une belle journée pour faire de belles rencontres. Tout se passa très bien jusqu'en fin d'après-midi où j'ai pu enfin mettre la main sur un client très important qui me devait un peu d'argent et qui avait bien voulu s'acquitter de sa dette (C'est tellement rare de nos jours). Je ne m'y attendais pas et j'étais tellement content que je sentis le besoin d'arroser ça. Je me rendis donc au « *24h Chrono* », chez tonton Jean au Plateau Dokui. Il avait donné un souffle nouveau à son bar et j'aimais beaucoup l'endroit pour sa tranquillité, sa simplicité et sa convivialité. Il reflétait toute la personnalité du propriétaire. Il n'y avait pas encore de monde. Je m'assis au comptoir et une jeune serveuse vint d'abord me gratifier d'un sourire avant de prendre ma commande. Peu à peu, le bar se mit à se remplir. Beaucoup passaient par là après le boulot pour prendre un pot avant de rentrer chez eux. Bintou, la jeune fille qui m'avait servi me tenait gentiment compagnie. J'aimais beaucoup son sourire et son ouverture d'esprit. En plus, elle avait un corps de rêve. J'étais sur le point de développer un jeu de séduction lorsque mon attention fut attirée par quelqu'un qui venait de pousser les portes battantes du bar. C'était un vieil homme. Il était voûté, cheveux blancs et visage ridé. Une canne servait de soutien à ses pas millimétrés. Quand il ouvrit la bouche

pour demander un verre de whisky, je vis qu'il lui restait à peine deux ou trois dents. C'est surtout son accoutrement qui m'intrigua. Il était habillé comme un cowboy. Je n'arrivais pas à me l'expliquer, mais j'avais la certitude de connaître ce personnage. J'avais beau fouiller dans ma tête, je n'arrivais pas à trouver la moindre piste. Puis, aidé par tonton Jean qui venait d'arriver, le voile tomba. Je reconnus le vieillard. J'étais stupéfait. Comment était-ce possible ? Lui, ici ? Dans ce bar, à moins de trois mètres de moi ? Je le regardai encore et encore pour m'en assurer. C'était bien lui. C'était Lucky Luke. « *Je déteste qu'on me dévisage comme ça petit* », me dit-il de sa voix chevrotante sans même lever la tête vers moi. Je m'empressai de m'excuser, mais la surprise était trop grande pour moi et je le lui fis savoir.

- « C'est un honneur de vous rencontrer monsieur », dis-je la voix presque nouée par l'émotion

- « Et pourquoi ça ? », me demanda-t-il toujours en me privant de son regard

- « Vous êtes de ceux qui ont bercé mon enfance monsieur ».

Il se tourna enfin vers moi et me demanda :

- « Comment t'appelles-tu jeune homme ? »

- « Coco Joyce monsieur, je m'appelle Coco Joyce », répondis-je en descendant de ma chaise haute et la main tendue vers lui.

Il mit du temps avant de la prendre, mais il la prit, avec un petit sourire en plus. J'étais fou de joie. Je voyais Lucky Luke pour de vrai et je lui serrais la main. Je voulais faire un selfie séance tenante, mais zut, mes deux téléphones étaient déchargés. J'oubliai mes projets avec Bintou et je me mis à causer avec cette légende du far ouest, l'homme qui tire plus vite que son ombre. Il me conta ses aventures de « *poor lonesome cowboy* », du fil à

retordre que lui avaient donné Billy the kid et Calamity Jane. Je sentais beaucoup de nostalgie dans sa voix. Cette époque où il avait encore toute sa jeunesse et toute sa vigueur lui manquait beaucoup. Il aimait son travail de justicier et me répétait sans cesse qu'il n'était pas prêt à prendre sa retraite. Je faillis lui dire que vu son âge, il le devrait. Mais je m'abstins d'une telle suggestion. Il allait peut-être mal prendre ça. Pour lui, il avait toujours la force de traquer les méchants et de les mettre à la disposition de la justice. Entre deux gorgées de whisky, il me confia à voix basse la raison de sa présence au « *24h Chrono* » : la sempiternelle chasse aux frères Dalton. Ces quatre délinquants notoires se trouvaient dans le quartier et se préparaient à attaquer des gbakas sur l'axe Plateau Dokui-Adjamé. Ils venaient de s'évader de la Maca où ils étaient pourtant sous haute surveillance. Depuis le bâtiment C de la prison, Joe Dalton avait réussi à concocter un plan pour se sauver lui et ses frères. J'étais étonné. Malgré l'âge, ces bandits n'avaient fait aucun effort pour se ranger. « *Quand on a ça dans le sang, on ne peut pas se ranger mon petit* », dit Lucky Luke qui semblait avoir lu dans mes pensées.

Nous avons passé beaucoup de temps à bavarder. Moi qui étais venu boire juste une bière pour décompresser, j'en avais cinq à mon actif maintenant. Je ne voyais pas le temps passer, tant le tête-à-tête avec Lucky Luke était intéressant. Vers vingt et une heure, il avala sa dernière gorgée et souleva sa canne pour rentrer chez lui à Yopougon. Il fourra deux doigts dans sa bouche et siffla fort. Tout le bar se tourna vers nous. Il se frappa la tête en disant : « *Zut, j'ai oublié que mon vieil ami Jolly Jumper n'a plus la force de me porter* ». Il parlait de son cheval. Je le raccompagnai jusqu'à sa voiture et il me

donna son numéro de téléphone en me priant de l'appeler si jamais j'avais des nouvelles des frères Dalton. Il me promit aussi de m'inviter dans le plus grand saloon de Yopougon. C'est comme ça qu'il appelait les maquis et les bars.

La nuit était encore jeune et je n'avais pas envie de rentrer chez moi. Je décidai alors de vadrouiller un peu et c'est comme ça que je me retrouvai à la Riviera 2, dans une discothèque où je fis encore une rencontre insolite. Le portier de la boîte n'était autre que l'incroyable Hulk. Lui, je n'eus pas trop de mal à le reconnaître, même si l'âge lui avait fait perdre un peu de muscles. C'est vrai qu'il n'était plus aussi vert qu'avant, mais il était le même. Je le saluai mais sans lui serrer la main. Je ne tenais pas à ce qu'il réduise mes phalanges en morceaux. Il n'y avait pas grand monde dans la boîte. Je bus juste une boisson énergétique et sortit pour échanger avec cet autre héro de mes tendres années. C'était un peu difficile puisqu'il ne parlait pas. Mais il s'exprimait très bien avec des gestes dont la lecture n'était pas vraiment compliquée. Je compris qu'il était passé par des moments difficiles après le succès qu'il avait connu. Il avait parcouru le monde entier, avait fait la guerre du Viêt-Nam, avait sauvé beaucoup de vies lors des attentats du 11 septembre du tristement célèbre Ben Laden. Il avait été appelé comme mercenaire pendant la guerre du Congo qui avait vu le départ du grand Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Za Banga. Il avait même fait équipe avec notre Bra Darius national avec qui il avait sillonné pratiquement toutes les écoles primaires du pays pour égayer et impressionner les enfants. Visiblement, c'était une belle époque pour lui. Et puis, petit à petit, il avait été rangé au placard vu qu'il avait pris de l'âge. C'est dans ses nombreux voyages qu'il avait découvert Abidjan et il était tombé tout de suite sous le charme de

cette ville. Il avait donc décidé de s'y installer définitivement avec sa femme et ses enfants dont il parlait avec beaucoup de fierté dans les gestes. A neuf ans, son premier fils, Hulk Junior, avait réussi à soulever un bus de la Sotra. C'était un homme maintenant et il avait acquis le respect de tous les « Ziguehis¹ » de la ville qui l'appelaient « Vieux père » parce qu'il les avait tous frappé. J'étais un peu peiné pour Hulk. Une légende planétaire qui avait tout vu et qui faisait ses vieux os comme videur d'une boîte de nuit. Franchement, j'aurais préféré le voir plutôt comme le boss de cette discothèque. Mais bon ! Si c'est ce que Dieu avait prévu pour lui, on n'y pouvait rien. En regagnant mon appartement un peu plus tard dans la nuit, j'étais heureux. Le matin, quand je sortais de chez moi et que je disais que c'était une belle journée pour faire de belles rencontres, je ne croyais pas si bien dire. J'avais croisé le chemin de deux monuments du « *Club des petits* » des années 80.

Deux semaines passèrent avant que j'ai la possibilité de revoir Lucky Luke. Je l'avais appelé plusieurs fois, mais c'était vraiment difficile de l'attraper. Quand je pus enfin l'avoir au téléphone, il me donna rendez-vous à Angré, dans le saloon de son ami, enfin, dans le bar de son ami vers le glacier des Oscars. Je faillis faire un arrêt cardiaque quand je vis la personne avec qui il était. C'était Pinocchio (prononcez Pinokio). Mais je n'étais pas au bout de mes surprises parce que dans les cinq minutes qui suivirent mon arrivée, nous fumes rejoints par Tom Sawyer. J'avais la bouche ouverte en le saluant. Je me demandais si je ne rêvais pas. Ils se mirent à rire en voyant mon étonnement.

¹ « Ziguéhis » : *Loubards*

- « Tu devrais venir à notre réunion annuelle Samedi prochain, dit-Lucky Luke, tu auras encore plus de surprises »

- « Oui, renchérit Tom Sawyer, tu retrouveras beaucoup de stars de ton enfance ».

Pinocchio qui ne parlait pas beaucoup approuva l'invitation. Il m'expliqua que la plupart des anciens du « Club des petits » étaient tous restés en contact et qu'ils se retrouvaient comme ça chaque année pour échanger et festoyer.

- « Le Président sortant de notre association sera certainement content de te connaître, dit-il, le nouveau aussi d'ailleurs »

- « Ah parce que vous avez même une association ? », demandais-je

- « Oui bien sûr, répondit Tom Sawyer, nous sommes une association légalement constituée, avec un Président et un Bureau exécutif. Le Président actuel c'est Tintin que tu dois sûrement connaître et il est à la fin de son mandat. A la réunion de Samedi, nous allons élire un nouveau Président et je suis un des six candidats ».

Tout devint clair dans ma tête. Je compris la raison de cette rencontre dans ce bar. Tom Sawyer cherchait le soutien de Lucky Luke et de Pinocchio pour gagner cette élection. Ils avaient choisi la salle des fêtes de l'Hôtel Ivoire pour cet événement. J'étais loin de m'imaginer l'existence de cette association. J'attendis ce jour avec impatience. Quand il arriva enfin, j'étais pratiquement le premier sur les lieux. La décoration de la salle était parfaite et les techniciens du son venaient à peine de finir l'installation du matériel. Moins d'une heure plus tard, tous les invités arrivèrent. Tous les organes de presse du pays étaient présents. De loin, j'aperçu mon ami Rémi Coulibaly, un grand journaliste qui ne manquait jamais les

rendez-vous comme celui-là. Je lui fis signe de la main et il se fraya un chemin pour prendre place à côté de moi. Quand je lui fis part de mon étonnement le jour où j'ai rencontré Lucky Luke et les deux autres, il se mit à rire. Lui, il les avait déjà croisés plusieurs fois et il avait même interviewé Tom Sawyer l'année d'avant. Pendant qu'il me parlait, mon regard se figea. Je venais de voir Spectroman qui faisait son entrée. Derrière lui, toutes les stars du « Club des petits » entraient au fur et à mesure. Il y avait Candy, Hulk, Anthony, Archibald, Alistair, Kimbo et sa petite sœur Kita, Lucky Luke, Tom Sawyer, Pinocchio, Maya l'abeille, Tao Tao, Alice qui avait quitté définitivement son pays des merveilles, Bouba, Nils Holgersson, Zeste et son ami Yamatéle (Onze pour une coupe), Winnie l'ourson, la famille Barbapapa, Mowgli (Prononcez Mougli), Superman, Tintin et Milou son chien, Tarzan qui avait fini par épouser Jane, le grand Schtroumpf accompagné du schtroumpf à lunettes et de la schtroumpfette, Goldorak et Actarus, Tom et Jerry, D'Artagnan et enfin Arthur Herbert Fonzarelli alias Fonzie. Tout le monde applaudissait au fur et à mesure qu'ils apparaissaient. Ma joie était à son comble. En une fraction de seconde, j'eus l'impression d'avoir dix ans. J'étais totalement plongé dans cette heureuse enfance qu'il m'arrivait de regretter. Tous ceux grâce à qui c'était sûr de me trouver à la maison à dix-neuf heures trente, une trentaine d'années plus tôt, étaient tous là, devant moi. Rémi me regardait et souriait. J'avais les yeux écarquillés et légèrement mouillés de larmes tant l'émotion était grande.

- « Je te comprends mon frère, dit Rémi, j'ai réagi comme toi quand j'ai constaté qu'ils étaient encore tous en vie »
- « Je n'arrive pas à y croire », dis-je en secouant la tête
- « Je sais frangin », reprit Rémi.

Il y eut comme un remue-ménage dans le couloir qui mène à la salle. On entendit un chat qui miaulait fort et un homme qui avait un rire trop drôle. Leurs pas et leurs voix se rapprochaient jusqu'à ce qu'ils fassent leur apparition. Tout le monde se leva pour les acclamer. C'était Gargamel et Azrael. Le maître de cérémonie prit la parole et annonça le programme. Il y avait au menu l'élection du nouveau Président et juste après, un cocktail. La fête commença par la prestation d'une série d'artistes tout aussi anciens comme le groupe ACB (Abidjan City Breakers), Lou Suzanne Nazou, Jack Traboulsy, Bailly Spinto, Ngallè Jojo et Paul Wassaba. Puis, le MC reprit le micro et donna les noms des six candidats qui devaient s'affronter. Il y avait Gargamel, le Grand schtroumpf, Yamatéle, Kimbo, Tarzan et Tom Sawyer. Chacun des candidats eut droit à quinze minutes pour présenter son programme et draguer les électeurs. Deux heures plus tard, l'on annonça la victoire de Kimbo. C'est lui qui allait désormais piloter la destinée de l'association durant trois ans. Pendant le cocktail, j'étais en train d'échanger avec Actarus et Mowgli qui se plaignaient beaucoup du fait qu'on les avait abandonnés. Ils disaient que quand on était enfants, ils avaient toujours été là pour nous procurer du bonheur et nous distraire. Et maintenant qu'on avait grandi, plus personne ne faisait attention à eux. On les avait balancés dans le compartiment le plus lointain de notre inconscient comme si on ne voulait plus jamais les revoir. Plus je les écoutais, plus je trouvais qu'ils avaient raison et plus j'avais des regrets et me sentais ingrats. Ils avaient tous fait partie de notre vie, on s'était fondus en eux au point de les imiter tellement on voulait leur ressembler. Je me souviens encore de cette époque où mon ami et frère Emmanuel Bohoussou s'était cassé un bras en sautant du premier étage de son immeuble. Il était

persuadé qu'il avait les mêmes pouvoirs que Superman. Nous tous d'ailleurs, on avait ce sentiment là, mais on sautait de la table, pas du 1^{er} étage quand même. Abiyou, quant à lui, voyait des golgoths partout et imitait très bien Actarus à bord de Goldorak. Je souris encore quand je revois Stéphane Bouabré et Désiré Gneba en train de discuter chaudement parce que l'un se prenait pour Steve Austin et l'autre pour Spectroman. Personne ne voulait se laisser dominer par l'autre. Olivier Guiza, lui, c'était Tarzan tout craché. Il n'arrêtait pas de nous casser les oreilles avec ses « *Ooolioliooooo* ».

Lucky Luke nous rejoignit et me tira d'affaire en disant qu'il voulait me présenter à Kimbo, le nouveau Président. J'étais heureux de le rencontrer enfin. Il n'était pas aussi vieux que les autres. Il approchait la quarantaine et en une fraction de secondes, je me demandai si c'était vraiment lui. Il s'était « tchatcho² ». Son teint était devenu trop clair et trop propre. Comme on le dit à Abidjan, « *son produit a réussi* ». Il me salua chaleureusement et nos échanges tournèrent autour de ses priorités en tant que nouveau Président. Il voulait donner plus de popularité à son association et porter à la connaissance de tout le monde que les héros du « Club des petits » vivent encore. Ils avaient été mondialement célèbres et il voulait leur redonner cette gloire qu'ils avaient connue. C'est comme ça que me vint l'idée d'écrire un livre qui allait parler de ce qu'ils deviennent tous et je lui en fit part. Il trouva la proposition tellement pertinente que séance tenante, il monta sur le podium et prenant le micro, il sollicita l'attention de tout le monde. Il me pria de le rejoindre et annonça le projet à toute la salle. Les applaudissements me firent chaud au cœur. Il était question que je les

² « *Tchatcho* » : *Se dépigmenter la peau*

rencontre tous individuellement pour prélever les informations et Kimbo les pria de me réserver un bon accueil. Un membre de l'ancien bureau se proposa de m'envoyer par email le fichier contenant les noms et les contacts de tous les membres du « Club des petits ».

Je commençai mes investigations dès la semaine qui suivit, avec le premier que j'avais rencontré, c'est-à-dire Lucky Luke. Il me reçut chez lui à la maison. Il habitait un bel appartement à Yopougon, juste derrière la pharmacie Bel Air. A la question de savoir comment il avait atterri en Côte d'Ivoire, il répondit spontanément que ce sont les incorrigibles frères Dalton qui l'avaient conduit jusqu'ici. Sa dernière mission lui avait été confiée par son ami Jack-la-Poisie qui l'avait supplié d'escorter sa famille jusqu'aux confins de l'Ouest sauvage américain. Un endroit très dangereux. C'était truffé de bandits et il y avait toujours de bonnes chances d'être attaqué par des indiens, surtout la tribu des « Pieds Noirs » qui avait très mauvaise réputation et qui terrorisait la région. Lucky Luke était conscient des dangers mais il avait accepté la mission et tout s'était bien passé. Il était déjà vieux il avait décidé qu'après ça, il allait raccrocher. Mais quand on lui avait annoncé que les Dalton s'étaient évadés de la prison de *Painful Gulch*, il avait compris qu'il ne raccrocherait pas de sitôt. Après leur évasion, ils avaient quitté le pays et c'est quelques temps plus tard tout le monde sut qu'ils avaient posé leurs valises à Abidjan. C'était en 2016. Lucky Luke avait donc été dépêché sur place pour les traquer et les ramener sur le sol américain. Il n'avait pas eu beaucoup de mal à les localiser et les arrêter. Mais, au lieu de les renvoyer chez eux, il fut décidé qu'ils allaient purger leur peine à la Maca et Lucky Luke devait rester à Abidjan au cas où. C'est comme ça qu'il s'installa en terre ivoirienne qu'il

aimait beaucoup d'ailleurs. Les Dalton avaient fait tous les pénitenciers américains et ils avaient toujours réussi à s'évader. Les autorités étaient persuadées qu'avec une prison différente, ces bandits de grand chemin allaient avoir beaucoup de mal à se barrer. Mais c'était mal les connaître. Sur les mille deux-cent sept ans qu'il leur restait à purger, ils avaient passé seulement une année à la Maca et Joe Dalton, le cerveau de la bande, avait pu tromper la sécurité pour se retrouver à nouveau dans la nature avec ses frères. Lucky Luke était à leurs trousses et c'est dans ses investigations que nos chemins se sont croisés un soir au « *24H Chrono* ». Pour son âge, il respirait plutôt la grande forme. Néanmoins, il avait perdu certains réflexes à tel point que maintenant, son ombre tirait plus vite que lui. Mais attention, il restait quand même rapide.

- « Et Rantanplan, que devient-il ce brave chien », demandai-je

- « Il est en bas avec le vigile, tu ne l'as pas vu en entrant ? »

Effectivement, j'avais vu un chien, mais je ne l'avais pas reconnu. A cause de l'âge certainement. Notre entretien était fini. Lucky Luke voulu qu'on aille prendre un pot dans le bar d'en face, mais je ne pouvais pas. Tom Sawyer m'attendait chez lui à Blockhauss. Une fois au rez-de-chaussée, je vis un chien qui courrait en poussant des hurlements. Il était visiblement affolé. Il fuyait un chaton qui ne cherchait qu'à jouer. Je compris que c'était Rantanplan.

D'après les indications, Tom Sawyer habitait à deux pas du « *Champion* ». Je n'eus donc aucune peine à trouver sa maison. Il avait sorti une chaise et prenait de l'air devant sa porte en écoutant la radio. Je proposai

qu'on échange autour d'un bon vin au « *Champion* », ce qu'il accepta volontiers. Je voulais faire d'une pierre deux coups. En plus de l'entretien, je voulais faire un big up à mon ami Georges que je n'avais pas vu depuis bien longtemps. Mais il n'était pas là. « *Il n'est pas encore arrivé, mais il ne devrait pas tarder* », me rassura la serveuse. Quand elle se mit à citer les vins qu'elle avait à nous proposer, je l'arrêtai au niveau du « Château Maucaillou », un vin raffiné à souhait, aussi bien dans son attitude sur la table que dans sa manière de mouiller le palais avant d'atteindre la gorge. Il ne s'impose pas. On le sollicite. « *Excellent choix petit* », dit Tom Sawyer.

Après avoir apprécié sa première gorgée, il commença son récit sur un ton un peu amer. Il avait été victime de son amour pour Becky, cette jeune fille dont il avait été éperdument amoureux. Il avait vingt et un ans quand elle avait fini par accepter ses avances et ils étaient sortis ensemble pendant quatre ans environs. Il était fou d'elle et tout allait bien entre eux jusqu'au jour où il l'avait surprise dans les bras de Huckleberry (Huck), son meilleur ami. Ce jour-là, le monde s'était écroulé pour lui et il avait pleuré toutes les larmes de son corps, surtout qu'il était sur le point de la demander en mariage. Complètement anéanti et déprimé, il avait tenté de se suicider en se pendant à un arbre. Mais les voisins étaient vite intervenus et le pire avait été évité. Il quitta alors les bords du fleuve Mississipi, sentant le besoin d'aller loin, très loin de cet endroit, et se retrouva sur ceux de la lagune Ebrié. Les premiers mois à Abidjan furent très difficiles pour lui. Il n'arrêtait pas de penser à Becky. Ce changement d'air n'avait pas eu l'effet escompté. Il s'était senti trahi et ça avait été vraiment dur à supporter, tellement dur qu'il avait sombré dans l'alcool pour oublier

un tant soit peu. Il avait défrayé la chronique à un moment donné à Blockhauss à cause de ses doses. « « *Gbèlè*³ » *voulait me tuer* », se souvint-il avec une pointe d'humour. Il lui était arrivé d'être tellement ivre qu'il oubliait la route de sa maison, ce qui arrive rarement à un bon soulard. On l'avait retrouvé plusieurs fois dans des caniveaux et tous les « gbèlèdromes⁴ » de Blockhauss le chassaient parce qu'il buvait à crédit et il ne payait pas. Ses « Bordereaux⁵ » dans les boutiques pouvaient payer le loyer de quelqu'un à la fin du mois. Bref, la vie n'avait pas été très tendre avec lui. Il avait touché le fond et tout allait mal quand un après-midi, dans un moment de rare lucidité, il faisait les cents pas et passait devant la Paroisse St Pierre de Blockhauss. Il s'était arrêté devant le portail et avait fouiné dans ses souvenirs pour essayer de retrouver la dernière fois qu'il avait mis les pieds dans une église. Il avait aimé l'ambiance reposante et le paysage paisible qui se dégageaient de ce lieu saint. Il avait alors décidé d'entrer et de prier un peu, une chose qu'il n'avait pas faite depuis des lustres. C'était vraiment calme à l'intérieur. Il s'était assis sur le premier banc qu'il avait trouvé et avait balayé la salle du regard. Tout à fait devant, sur le côté gauche, un petit groupe de femmes priaient à voix basse. En face de lui, à une quinzaine de mètres, une jeune fille était assise seule et priait aussi. Sur le flanc droit, deux hommes en soutane discutaient avec une nonne. Sans s'en rendre compte, Tom Sawyer avait passé près de deux heures assis là. Il était entré pour prier.

³ *Gbèlè* : Alcool, gin produit localement en Côte d'Ivoire, appelé aussi koutoukou.

⁴ *Gbèlèdrome* : Etablissement de vente de gbèlè

⁵ *Bordereaux* : Crédits

Mais il n'avait pas prié. Il avait médité, son esprit s'était promené et avait visité sa vie de petit garçon turbulent, voyou, mais gentil, sa vie de jeune homme fraîchement adulte qui découvrait et apprenait le sens des responsabilités et enfin sa vie du moment, une vie dont il n'était pas vraiment fier. Il avait remarqué que l'église s'était vidée et qu'il ne restait plus que lui et la jeune fille. Elle s'était levée à son tour et avait pris la direction de la sortie. En arrivant à son niveau, elle lui avait lancé un regard doux et profond. Il l'avait trouvée merveilleusement belle.

Ce jour avait donné un autre tempo à sa vie. Il avait commencé à passer plus de temps à l'église que dans les maquis et chaque fois, il avait rencontré la jeune fille du premier jour assise au même endroit et chaque fois, elle lui avait lancé le même regard. Il était arrivé à se demander si ça n'était pas un ange que Dieu avait dépêché sur terre pour lui. Sinon, comment expliquer qu'elle soit tout le temps là, au même moment que lui ? Et puis un jour, en passant à côté de lui comme d'habitude, en plus du regard, elle lui avait adressé un sourire et lui avait dit : « *Sois béni mon frère* ». Et elle était partie sans même attendre qu'il réponde, le laissant bouche bée. Son ami avec qui il était venu lui avait demandé :

- « Pourquoi tu regardes cette fille comme ça, elle te plaît »
- « Je savais que c'était un ange », avait-il répondu
- « Quoi ?, avait repris l'ami, elle ne s'appelle pas Ange, elle s'appelle Aya, tu ne la connais pas ?
- « Non, je devrais ? »
- « Tu ne connais pas la chanson « *Aya, Aya, tu es mon amie, comme je t'aimeuuu...* »
- « Non non je ne vois pas »
- « Ok, laisse tomber ».

Quelques jours après, quand il était revenu, il l'avait cherchée du regard parce qu'elle n'était pas à sa place habituelle. Et puis, une voix avait résonné juste derrière lui et avait dit : « *C'est moi que tu cherches ?* ». Normalement, l'effet de surprise aurait dû le faire sursauter. Mais la voix était trop douce. Il s'était retourné et pour la première fois, il l'avait vue de plus près. C'était elle. C'était Aya. Elle connaissait sa réputation de souldard, mais elle n'en avait pas tenu compte. Ils avaient commencé à se fréquenter et à devenir chaque jour un peu plus proches. Et l'année qui avait suivi, ils c'étaient dits « Oui » pour la vie dans cette même église.

J'étais ému en écoutant ce récit. Tom Sawyer, le gamin qui avait à peu près notre âge et qui avait séduit toute une génération était devenu un homme. Après avoir effectué une véritable traversée du désert, Dieu lui avait fait la grâce de rencontrer et d'épouser une bonne femme. Aya lui avait donné deux filles et trois garçons et sa vie de débauche ainsi que toute la souffrance qui allait avec était désormais très loin derrière lui. Il avait monté sa propre agence de tourisme et il s'en sortait bien. Quand je lui demandai après son épouse Aya, il me répondit qu'elle était en vacances en France. Elle avait enfin retrouvé son amie Caroline et chaque année, elles se rendaient mutuellement visite.

Chapitre 2

Pinocchio et moi, nous avions rendez-vous le lendemain matin à la gare d'Adjamé. C'est là qu'il avait établi les bureaux de « Pino Transport », sa société de transport qui reliait Abidjan à Bouna et plusieurs autres villes du pays. C'est dans cette ville du nord-est de la Côte d'Ivoire qu'il avait grandi aux côtés de son père Gepeto qui travaillait pour une entreprise Belge et qui y avait été affecté à peu près trente ans plus tôt. Pinocchio s'était senti chez lui à Bouna. A tel point que quand le contrat de Gepeto avait pris fin et qu'il avait dû s'en aller, lui, il avait décidé de rester. Il avait épousé Sali, une femme Lobi avec qui il avait eu quatorze enfants et il parlait parfaitement la langue locale. Contrairement à Tom Sawyer, Pinocchio n'avait pas vraiment connu une vie difficile. Dans nos échanges, je me rendis compte que nous avions beaucoup d'amis en commun dont les jumeaux Lanci et Fousséni. Après son baccalauréat, il s'était installé à Abidjan et s'était inscrit en Sciences Eco à l'Université. Mais, il avait le sens des business et il

aimait tellement ça qu'au bout de sa troisième année à la fac, il avait décidé de laisser tomber les études et de se lancer dans les affaires. C'est comme ça qu'il avait créé sa société de transport qui se portait d'ailleurs très bien. Après notre entretien, il m'invita à manger un « zéguen⁶ » et nous nous séparâmes en planifiant un petit « gazoil »⁷ le week-end suivant. Il m'offrit bien entendu le voyage pour le petit village de Yampoupou où je devais rencontrer Kimbo. Dieu merci, ça n'était pas très loin d'Abidjan.

Kimbo m'attendait à la gare. Je pris place à bord de son 4x4 et nous nous rendîmes chez lui. Il avait un grand duplexe, avec un grand jardin et une piscine. C'était la plus grande maison du village. Kita, sa petite sœur vint à notre rencontre et m'embrassa pour me souhaiter la bienvenue. J'étais surpris parce que je connaissais bien son visage, mais j'étais à mille lieux de m'imaginer que c'était elle, Kita, la petite sœur de Kimbo. Elle était devenue Dj Kita, la « chanteuse internationale » qu'elle avait toujours rêvé d'être. C'était une star du Coupé-décalé qui n'avait rien à envier à Dj Arafat ou à Dj Debordo et consorts. Elle avait fait pas mal de tournées en Afrique, en Europe et aux États-Unis et son manager n'était autre que Kimbo. J'étais arrivé pile à l'heure du déjeuner. Depuis la terrasse où nous dégustions un apéritif, le parfum de sauce graine me titillait les narines. Kimbo me fit part de ses grands projets en tant que nouveau Président de leur association. Il avait beaucoup de bonnes idées et je me demandais si la durée

⁶ Zéguen : garba, attiéké semoule de manioc cuite à la vapeur, appelée aussi attiéké, accompagnée de poisson frit, piment, tomate, oignon et cube Maggi)

⁷ Gazoil : Sortie entre amis pour faire la fête

de son mandat lui permettrait de les matérialiser toutes. La cuisinière vint annoncer que le repas était servi. La sauce graine présentait un visage vraiment radieux. Il y avait tout dedans. Crabe, escargot, kplo, piment rouge, piment jaune, queue de bœuf fumée, viande de brousse. De quoi faire saliver même un homme rassasié. Dans la soupière d'à côté, une sauce claire, tout aussi provocante dans laquelle baignaient de gros morceaux de poissons fumés, attendait à côté d'un plateau argenté où des fofous étaient artistiquement disposés. Et la cerise sur le gâteau, c'était les deux bouteilles de Valpierre⁸ qui se tenaient fièrement debout au beau milieu de la table.

Après le repas, j'avais le ventre ballonné et je commençai à somnoler dans le canapé, sur la terrasse. C'était inévitable et Kimbo le savait. C'était difficile, voire impossible de résister au sommeil après avoir mangé comme ça. J'avoue que j'avais exagéré un peu. J'avais pris un peu de tout tellement c'était bon. Tout ceci ajouté au garba que j'avais mangé avec Pinocchio avant de quitter Abidjan. C'était trop. Je m'endormis sans efforts et Kimbo ne fit rien pour m'en empêcher.

Il était dix-sept heures passé quand j'ouvris à nouveau les yeux. Kimbo s'était endormi aussi dans le divan, au salon et Kita était dans sa chambre. Il me rejoignit sur la terrasse et, devant une bouteille de blanco⁹ sortie de je ne sais où, nous commençâmes l'entretien. Après ses études primaires, il était parti vivre en France pendant plusieurs années, chez une de ses tantes. Dans son récit, je compris qu'il avait fait partie des précurseurs

⁸ Valpierre : *Vin moins cher et très prisé en Côte d'Ivoire*

⁹ Blanco: *Vin de palme*

du Coupé-décalé avec le « *sommet des sommets, le sommet de l'Himalaya* », feu le Président Douk Saga. Il me citait des noms plutôt connus comme Jean-Jacques Kouamé, Boro Sanguy, Lino Versace, Abou Nidal, le Molare et pleins d'autres. Ils s'étaient tous connus à Paris et avaient lancé ce concept sans savoir que ça prendrait autant d'ampleur. Mais, contrairement aux autres, il n'avait pas fait long feu au-devant de la scène. Il n'avait pas pu se mettre dans la peau d'un artiste. Il était donc resté dans l'ombre et avait aidé à booster la carrière de ceux qui voulaient chanter. C'est comme ça qu'à son retour de Paris, il avait décidé de prendre sa petite sœur sous son aile et de faire d'elle une star. Un pari qu'il avait réussi puisqu'aujourd'hui, elle était devenue une grande figure du Coupé-décalé. Elle apparut juste au moment où on parlait d'elle et prit place à côté de moi. J'en profitai pour faire un selfie avec elle. Etre à moins de vingt centimètres d'une star, ça ne m'arrivait pas tous les jours. Kimbo me parla aussi de ses deux mariages ratés mais dans lesquels il avait eu de beaux enfants, de sa femme actuelle qu'il avait rencontrée sur le plateau de l'émission « Tempo » alors qu'il échangeait avec Didier, l'animateur vedette. Son histoire était intéressante, mais je regardais tout le temps ma montre parce que la nuit tombait et je devais me taper une heure de route pour rentrer à Abidjan. Il s'en aperçut et insista pour que je passe la nuit à Yampoupou. « *Nous irons ensemble à Abidjan demain* », proposa-t-il. J'hésitai un peu mais, l'intervention de Kita finit par me convaincre. Elle m'attrapa par le bras et me supplia presque de rester. Je ne pus refuser leur hospitalité. Elle se chargea de me préparer une chambre dans leur grande maison pendant que j'appelais ma chérie à Abidjan pour lui dire que je ne rentrerai pas. Comme il fallait s'y attendre, mon appel la rendit si furieuse qu'elle

me raccrocha au nez. Mais je n'y pouvais rien. Je détestais voyager la nuit.

En plus d'avoir la plus grande maison, Kimbo avait aussi le plus grand maquis du village, « *Le Boulevard des stars* ». J'étais vraiment impressionné. C'était un maquis géant qui pouvait accueillir facilement sept cent à huit cent personnes, avec du bon son et des jeux de lumières qui créaient une ambiance de discothèque. C'était balaise. A peine installés, il fit signe à une serveuse qui, dans les cinq minutes qui suivirent, déposa sur notre table une bassine remplie de bières et de vins mousseux. Je compris qu'il y avait un show dans l'air. Kita changea de place et se retrouva juste à côté de moi. J'avais remarqué qu'elle me faisait des « appels de phares » depuis mon arrivée, mais je me refusais de croire ce que je croyais. Elle me prenait la main, me souriait, tombait sur moi quand elle éclatait de rire. Moi-même je ne comprenais pas et ça me gênait un peu à cause de Kimbo. Mais lui, ça n'avait pas l'air de le déranger. Moi qui ne dansais jamais, je me retrouvai sur la piste avec elle, en train de sortir des phrases que je ne me connaissais pas. Je crois que ce sont les coupes de vins mousseux qui me donnaient une telle inspiration. Il y eut une belle ambiance en tout cas. Jusqu'à quatre heures du matin, quand nous quittions les lieux, il y avait encore plein de gens qui, de toute évidence, avaient l'intention de festoyer jusqu'au petit matin. Moi, j'étais vraiment fatigué et il fallait que je dorme. J'avais un peu trop poussé sur l'alcool.

Mon téléphone sonna vers onze heures. Je ne savais pas qui m'appelait, mais je décidai de ne pas décrocher. Le plaisir du sommeil était trop intense et il n'était pas question de l'interrompre. Mais la personne

insista tant que je finis par décrocher. C'était une erreur. En plus. C'est à ce moment-là que je réalisai que j'étais totalement nu et que je n'étais pas seul dans le lit. Je me redressai doucement pour voir qui dormait à côté de moi. Je faillis tomber du lit quand je vis que c'était Kita. Je jetai discrètement un coup d'œil sous le drap. Elle était nue aussi. Je descendis du lit pour aller aux toilettes et mon regard tomba net sur un préservatif par terre, puis un deuxième. Mes souvenirs étaient flous et me revenaient par petits bouts, comme des flashs. Vu l'aspect des préservatifs, ça ne faisait aucun doute, nous avions couché ensemble. « *Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait* », me dis-je intérieurement en attrapant ma tête.

Kimbo, Kita et moi, nous primes la route d'Abidjan juste après le déjeuner. En chemin, je pris soin d'acheter un gros régime de banane, avec du poisson et un agouti énorme. Avec ça, j'étais sûr d'atténuer la colère de ma dulcinée qui refusait de décrocher mes appels. Le soir en rentrant du boulot, elle trouva la table dressée pour deux, avec une bougie et une rose rouge couchée à côté d'une bouteille de vin de grande qualité. Je suis loin d'être un fin cordon bleu, mais j'avais cuisiné pour elle. Une sauce tomate assez épicée enrichie de sardine et accompagnée de riz. C'est ce qu'elle aimait manger quand elle n'avait pas très envie de faire la cuisine. Ça tombait bien parce que c'est tout ce que je sais préparer. Bon, ça m'arrive aussi de faire des pâtes et des œufs, mais sans plus. Quand elle ouvrit la petite soupière pour voir l'aspect de ma sauce, elle fut séduite par le parfum. Le « *hmmmm* » qu'elle fit en fermant les yeux m'emmena à conclure que notre palabre était fini. Elle m'embrassa et se dirigea vers la chambre pour se débarbouiller. Quand elle vit tout ce que j'avais ramené de voyage, elle fut si

contente qu'elle oublia qu'elle avait prévu me sermonner. C'est pour ça que je l'aimais tant. Elle ne se fâchait jamais longtemps et elle avait le don de décrier l'atmosphère quand celle-ci s'alourdissait. Nous mangeâmes en amoureux, mais la petite aventure avec Kita faisait que je me sentais coupable. En un an de vie commune, c'était la première fois que je me trompais de femme.

Nous étions encore à table quand mon téléphone se mit à sonner. C'était Winnie l'ourson. Il était plutôt agressif.

- « Coco Joyce, cria-t-il presque, qu'est-ce qu'il y a ? Tu dois nous interviewer non ? »

- « Oui oui bien sûr, dis-je, mais les prochains sur ma liste ce sont Bouba et sa sœur Frisquette »

- « Bouba vient de quitter chez moi justement. On se demandait quand est-ce que tu allais passer nous voir, c'est mon voisin tu sais ? Et en plus c'est mon beau »

- « Ah bon ! Je ne savais pas »

- « Oui, nos maisons sont collées et on est tout le temps ensemble avec Tao Tao aussi que tu dois connaître »

- « Ah ok ! C'est génial ça, oui bien sûr que je connais Tao Tao, toi aussi ».

- « Ok, donc tu passes quand ? »

- « Demain matin à 10h ça te va ? »

- « Oui, c'est parfait, je dirai à Bouba et à Tao Tao de venir et mon épouse sera là aussi »

- « Ok cool, c'est une bonne idée. A demain alors ».

Je me levai de bon matin pour ne pas être en retard. Winnie habitait très loin et je n'avais pas confiance au trafic routier. Avec les interminables bouchons qu'il y a partout, on n'était jamais sûr d'arriver à l'heure à un

rendez-vous. J'étais content parce que j'allais pouvoir « faire d'une pierre quatre coups ». Bouba, Frisquette, Tao Tao et Winnie que j'avais du mal à appeler « l'ourson » vu qu'il était devenu grand, gros et un peu vieux. Ils vivaient tous dans la même zone, dans un campement vers N'dotré. Les indications de Winnie étaient claires et je n'eus pas de mal à trouver l'endroit. Ils étaient tous là et m'attendaient devant deux bouteilles de bangui¹⁰. Après de chaudes salutations,

Frisquette m'apporta une chaise et un verre que Bouba s'empressa de remplir avant de porter un toast. Le bangui était vraiment bien dosé et raisonnablement sucré. J'avais prévu passer au maximum deux heures de temps avec eux, mais ils me retinrent jusqu'au milieu de l'après-midi. L'entretien se déroula dans une ambiance festive. Nous mangeâmes et le blanco coula à flot. Chacun me conta son histoire dans les détails et je pris congé d'eux en promettant de passer leur rendre visite de temps en temps. J'avais beaucoup aimé la tranquillité de ce campement.

Winnie avait été le premier à me conter son histoire. En grandissant, son esprit aventurier avait pris le dessus. Ce qui l'avait amené à voyager beaucoup, surtout sur le continent africain. Et puis un jour, par malchance, son chemin croisa celui d'un gang de dangereux braconniers libériens qui le capturèrent et le vendirent à un cirque qui faisait route vers la Côte d'Ivoire. C'est comme ça qu'il fit la connaissance de Bouba et de sa sœur Frisquette. Contrairement à lui, eux ils n'avaient pas été capturés. Ils avaient intégré le cirque d'eux-mêmes et ça

¹⁰ Bangui : Vin de palme

faisait déjà plusieurs années qu'ils faisaient gagner beaucoup d'argent au propriétaire à cause de leur numéro très apprécié par les enfants. Ils se lièrent d'amitié, mais Winnie ne voulait pas de cette vie de star de cirque et il fit appel à toutes ses capacités de baratineur pour convaincre Bouba et sa sœur de se sauver avec lui. Il avait un plan et attendit le moment opportun pour le mettre à exécution. C'est pendant une pause à Bloléquin que l'occasion rêvée se présenta. Ils profitèrent du moment où les deux gardiens nettoyaient leurs cages pour les maîtriser et s'évanouir dans la forêt. Ils marchèrent pendant des mois avant d'atteindre Abidjan. Winnie conduisit ses amis chez son cousin Tao Tao qui vivait dans la forêt du Banco. Ils y restèrent quelques temps avant de s'installer tous ensemble dans la zone de N'dotrè. C'est dans ce même campement qu'il avait demandé Frisquette en mariage. Ils étaient mariés depuis une quinzaine d'années et de leur union étaient nés quatre enfants.

Tao Tao, quant à lui, connaissait la Côte d'Ivoire plus que les autres. Avant son arrivée en terre ivoirienne, il avait séjourné à Banfora, au Burkina Faso, avant de se retrouver à Niangoloko à quelques kilomètres de son premier point de chute. Il avait continué sa course jusqu'à atteindre Ferké, Kohogo et enfin Boundiali où il avait séjourné juste trois mois. Le climat et la végétation ne l'avait pas beaucoup arrangé. Vivre en zone de savane, ça n'était pas facile pour un panda. Il avait traversé tout le pays jusqu'à Dabou où il s'était installé. Puis au bout de trois ans, il avait décidé de reprendre sa vie de nomade et il avait fini à la forêt du Banco où son cousin était venu le retrouver avec Bouba et Frisquette. Quand il avait été question de déménager, il n'avait pas été très chaud parce qu'il aimait cette forêt. Il avait fallu lui dire que le

bambou de chine poussait à profusion dans la zone de N'dotrè pour qu'il accepte d'aller vivre là-bas.

En début de soirée, j'avais rendez-vous avec Maya l'abeille quelque part à Faya. C'était la reine de sa colonie. J'étais obligé de faire comme tout le monde et de l'appeler Majesté. L'amitié qu'il y avait entre elle et Willy quand ils étaient gamins s'était transformé au fil du temps. En devenant adultes, ils s'étaient sentis attirés l'un par l'autre et ils avaient fini par s'accoupler pour donner naissance à une grande colonie d'abeilles. Elle était beaucoup plus sage. Je la regardais et je revoyais la petite abeille qu'elle fut, celle qui voulait partir à la découverte du monde alors qu'elle savait à peine voler. Tous ses amis d'enfance étaient avec elle dans son palais. Flip la sauterelle, Max le verre de terre, Shelby l'escargot et les autres. Tous vivaient au palais et avaient des fonctions importantes. Ce qui provoquait parfois le mécontentement des autres abeilles qui avaient du mal à concevoir que des « non-abeilles » puissent occuper par exemple des postes ministériels. Maya savait que ses décisions ne faisaient pas toujours l'unanimité, mais elle les prenait quand même dans l'intérêt des siens et le temps lui donnait toujours raison. Quand on se séparait, elle m'offrit cinq gros pots de miel et me remis une enveloppe pour mon transport, selon ses propres mots. C'est une fois dans le taxi, assis sur la banquette arrière que j'ouvris l'enveloppe pour compter les billets. Ma tête tourna tellement je n'en revenais pas. Il y avait un million de francs CFA. Je ne pus m'empêcher de pousser un cri qui fit freiner subitement le chauffeur. Intérieurement je me dis : « *Eh Dieu, si seulement tous les gars pouvaient me donner une enveloppe comme ça après chaque visite...* ». Mais je me ressaisis vite fait. Je préférais ne pas rêver. Je pris mon

téléphone pour appeler ma chérie qui était encore au bureau : « *Allo bébé, lançai-je, ne tarde pas trop mon cœur, ce soir on dîne au restaurant* ».

Je ne savais pas que le projet d'écrire sur les anciennes stars du « Club des petits » allait susciter autant d'intérêt de leur part. Mon téléphone n'arrêtait plus de sonner du matin au soir, chacun voulant connaître le jour de ma visite. Certains dont je tairai les noms allaient même jusqu'à me proposer de l'argent pour que je les mette en priorité dans mon planning. Je trouvais ça amusant et encourageant. Ils adhéraient tous à l'idée et j'étais content parce que ça allait me faciliter le travail. Mon rendez-vous suivant, c'était à Bingerville avec Mowgli (Mougli). Il suggéra qu'on se retrouve au « Coup de frein » pour manger d'abord et échanger ensuite. J'arrivai en premier. Il faisait chaud et j'avais envie d'une bière bien glacée. Je pris place dans un coin tranquille et fis signe à la serveuse qui s'occupait de mes voisins d'à côté. Mon attention fut tout de suite captée par un « drogba¹¹ » qu'elle venait de déposer sur leur table. La bouteille était blanchie par le froid du congélateur et entourée d'une sorte de vapeur qui semblait se dégager des parois. J'avalai ma salive. Ça ne faisait aucun doute. Cette bière était frappée à souhait et c'est ce qu'il me fallait pour étancher ma soif. Je priai la serveuse de m'apporter la même chose. Je remplis mon verre sans faire de mousse. Le plaisir de ma première gorgée avait tout d'un orgasme. Je sentais le liquide glacé et pétillant parcourir mon œsophage jusqu'à achever sa course dans mon estomac. J'avais les yeux fermés pendant que je vidais le verre d'un trait. Je le remplis à nouveau et le

¹¹ *Drogba : Bière, Bock 100cl de Solibra, une brasserie de Côte d'Ivoire*

vidais encore, toujours d'un trait. Ça me fit un bien fou. Mougli arriva sur une grosse moto style Harley Davidson. A l'arrière, une femme était amoureusement accrochée à lui. Un autre bolide gara juste à côté avec, dessus, un homme et une femme aussi. Je me demandais qui ça pouvait bien être. Ils étaient tous les quatre habillés d'une manière assez spéciale, en pantalons et blousons de cuir, exactement comme cette bande de motards de la célèbre série « Sons of anarchy ». Leur arrivée attira bien entendu l'attention sur eux. Je devinais aisément ce que les gens se posaient comme question, c'était la même que je me posais aussi : Blouson en cuir, manches longues en plus, sous ce soleil de plomb, ils n'avaient pas chaud ou quoi ? Le visage du deuxième motard me revenait au fur et à mesure qu'il avançait vers moi. Et puis soudain, je me frappai la tête. Mais oui bien sûr ! C'était bien lui, c'était Arthur Fonzarelli, le grand Fonzie. Je me levai pour les accueillir et les embrasser. Je savais qui étaient les deux hommes, mais les dames, franchement, je n'en avais aucune idée. Alice qui l'avait remarqué se présenta sans attendre et l'autre lui emboîta le pas.

- « Je suis Samantha, dit-elle, « *Ma sorcière bien-aimée* », tu t'en souviens ? ».

Je poussai un cri et tout le monde se mit à rire. J'étais loin de m'attendre à une telle surprise de la part de Mougli. Il ne m'avait pas dit qu'il viendrait avec tout ce beau monde.

- « Oui, pour sûr que je m'en souviens, je ne ratais aucun épisode »

- « Oui, je sais, je me souviens très bien de toi. Je me souviens de vous tous d'ailleurs, je voyais comment vous vous précipitiez devant la télé tous les soirs à la même heure »

- « Ah bon, comment ça ? Tu nous voyais vraiment ? Comment est-ce possible ? »
- « Tu oublies que c'est une sorcière », intervint Fonzie.
- « Au fait, et ton frère Manuel, il va bien ? ».

Cette question me fit frissonner. C'était donc vrai qu'elle nous voyait et connaissait chacun de nous. Ciel, j'étais assis à côté d'une sorcière authentique. Je suppose qu'elle avait posé la question juste pour me montrer qu'elle disait vrai. Je répondis que mon frère était là et qu'il se portait bien. Elle sourit et me donna une tape en disant : « *Ne t'en fais pas, tu as affaire à une gentille sorcière* ». Nous passâmes tout l'après-midi à bavarder et chacun me parla de sa vie post-club des petits.

Mougli devait avoir autour de vingt-cinq ans quand il quitta la jungle pour vivre dans le vaste monde des humains. Il commença par suivre des cours du soir pour s'instruire et travailla quelques temps comme plongeur dans un restaurant quelque part en Inde. Mais il ne dura pas dans ce milieu. Il avait besoin de voir le monde, de le découvrir. Il émigra aux États-Unis où il intégra un gang et côtoya les grands seigneurs de la drogue et du crime organisé. C'est dans cet univers qu'il fit la connaissance de Fonzie qui appartenait à un gang rival. Il avait été grièvement blessé lors d'une bagarre et c'est Fonzie qui l'avait conduit à l'hôpital alors qu'ils étaient censés être des ennemis. La tête de ce dernier fut mise à prix juste pour ce geste, juste pour avoir sauvé un ennemi. Il fallait qu'il quitte le pays pour aller très loin et c'est Mougli qui l'avait aidé à se fondre dans la nature en guise de remerciement. C'est ainsi qu'il foula le sol ivoirien une vingtaine d'années plus tôt. Deux ans après, Mougli eut des problèmes aussi et dut tout abandonner une nuit pour atterrir à Abidjan. Le chef de son gang

l'avait chargé de tuer quelqu'un, mais il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas eu d'autre choix que de se sauver sinon c'est lui qui allait y passer. Bien entendu, c'est Fonzie qui l'avait accueilli chez lui à Treichville, quartier Biafra. Ensemble, ils ouvrirent un garage et devinrent officiellement des mécaniciens. Fonzie n'avait rien perdu de ses habitudes de beau gosse charmeur et frimeur. Mougli, quant à lui, avait toujours ce goût prononcé pour l'aventure et le danger. Je ne pus m'empêcher de rigoler quand j'appris qu'il était à la base du triste phénomène du « bô rô d'enjaillement », cette mode de la plus haute inconscience qui avait pris Abidjan à un moment donné et qui consistait à faire des pirouettes et autres dangereuses acrobaties sur des bus pendant qu'ils roulaient. En fait, c'était arrivé par hasard. Il vadrouillait un jour et il était monté sur le capot d'un bus en panne pas loin de chez lui. C'était en fin d'après-midi et le temps était plutôt doux. Il s'était allongé et avait laissé ses pensées se perdre dans les nuages. Il avait fini par s'endormir sans s'en rendre compte. Entre temps, les dépanneurs de la Sotra étaient venus pour remorquer le mastodonte jusqu'à la gare sud au Plateau et il s'était réveillé alors que le bus roulait. Il avait eu peur au début, mais après, il avait trouvé ça amusant parce que tout le monde le regardait et le saluait. Ce n'était pas habituel de voir quelqu'un sur le toit d'un bus en marche. Il se mit à faire des pirouettes et malheureusement, un public beaucoup plus jeune, en majorité des élèves, en fut séduit au point de l'imiter et d'en faire une mode. Ainsi naquit le « bô rô d'enjaillement ».

Pendant les récits, je regardai discrètement les mains de chacun. Ils avaient tous des anneaux. Je brûlais d'envie de demander après Jean-Pierre à Samantha, son ex-mari. Mais je craignais de mettre tout le monde mal à

l'aise. En bonne sorcière, elle devina ce qui me trottait dans la tête et me parla de lui sans se gêner. Il n'avait pas supporté le comportement de sa belle-mère et de toute la famille de Samantha d'ailleurs. Il avait aimé sa femme, mais il refusait qu'elle fasse usage de ses pouvoirs de sorcière. Toute sa belle-famille avait vu ça comme une injure et lui avait mené la vie dure. On le transformait tout le temps en cochon, en chien, en crapaud et en tout ce qu'on pouvait imaginer comme animal. Finalement, il avait demandé le divorce. Fonzie et elle s'étaient rencontrés à Assinie, dans un complexe hôtelier qu'elle gérait et il y avait eu comme un coup de foudre entre eux. Ils étaient mariés depuis douze ans.

Alice, la femme de Mougli ne parlait pas beaucoup. Elle écoutait et riait quand l'occasion se présentait. Après avoir quitté le pays des merveilles où on voulait la donner en mariage à un vieillard, le destin la conduisit dans plusieurs pays africains où elle travailla pour le compte d'une ONG. Elle était en poste à Tiébissou quand elle rencontra Mougli qui était de passage. Quelques temps après, elle demanda une affectation à Abidjan parce qu'elle voulait vivre avec lui. Ils avaient neuf enfants et ce qui me surprit le plus, c'est qu'ils vivaient toujours en concubinage. Je ne savais pas que les blancs faisaient ça aussi. C'est chez nous ici en Afrique qu'on pouvait voir des couples vivre même cinquante ans ensemble, sans se marier et ça ne dérange ni monsieur ni madame. Alice, elle, ne semblait pas désespérée. Elle me disait qu'elle était patiente et convaincue qu'un jour, Mougli lui passerait la bague au doigt. Je le surpris en train de la regarder avec un petit sourire en coin et une mine qui avait l'air de dire « *Tu peux toujours rêver* ». La nuit tombait presque. Je pris

mon téléphone pour confirmer mon rendez-vous de 19h avec le fils des âges farouches. Il me proposa de le retrouver au Jahmo, vers le carrefour garage à Anono. Il y passait le plus clair de son temps, toujours devant un vin et un plat de gésier.

Chapitre 3

Vous l'avez deviné, il s'agit bien de Rahan. Il avait déjà fait plusieurs fois le tour du monde et il connaissait bien Abidjan. Il avait eu des copines et des enfants aux quatre coins du monde, partout où il était passé en tout cas. Mais aucune d'entre elles n'avait pu le retenir. C'est quand il aménagea à Adjouffou six ans plus tôt qu'il rencontra Djeneba, son « terminus ». Une ravissante Sénégalaise avec des yeux de biche et des jambes de gazelle. Après qu'elle lui avait donné son énième fils, il décida de se caser une bonne fois pour toute. De toutes les façons, il avait pris de l'âge et ne se sentait plus la force de voyager tout le temps. Il avait alors ouvert un atelier de menuiserie et avait exercé ce métier appris de Crao, son père adoptif. Mais comme beaucoup d'autres, il fut victime d'une vaste opération de déguerpissement qui l'obligea à quitter Adjouffou pour s'installer à Anono où, en plus de son atelier, il a ouvert

deux grands garbadromes¹². Un à Guezivoire et l'autre, un peu plus haut vers le terrain du village. Il devait son savoir en la matière à l'un des plus célèbres vendeurs de garba que la Côte d'Ivoire ait connu. El Hadj Mohamed Ibo Shaïbo. Il avait fallu que je m'entretienne avec Rahan pour connaître tout le nom de celui que nous avons toujours appelé Ibo, celui qui fit converger tout Abidjan vers l'école de gendarmerie pendant près de vingt-cinq ans. C'est avec lui que Rahan avait appris en tant qu'assistant avant de parfaire sa formation avec Azibaboul, un autre monument du métier qui vendait au Lycée classique d'Abidjan. En fouillant dans ma mémoire, je me souvins qu'effectivement, Azibaboul avait un apprenti des plus insolites et tout le lycée se demandait ce que pouvait bien faire un blanc dans un commerce de garba. Je m'en souviens très bien parce que j'étais dans cette école. Bref, Rahan gagnait bien sa vie et s'occupait sans problèmes de sa femme et de ses onze enfants.

Nous étions samedi et j'avais dû me lever tôt parce que j'avais quatre rendez-vous et je voulais pouvoir les boucler tous avant la tombée de la nuit. Le premier devait avoir lieu dans un endroit que je n'aimais pas particulièrement. Mais je n'avais pas d'autre choix, il fallait que j'y aille, il fallait que j'aille à la Maca pour rencontrer un malhonnête notoire. Pour ceux qui se souviennent de « *Onze pour une coupe* », c'est sûr que le nom Fiellock ne leur sera pas étranger. Après les formalités, je me retrouvai face à lui. Il avait toujours sa

¹² Garbadrome : Lieu où l'on vend le garba (semoule de manioc cuite à la vapeur, appelée aussi attiéké, accompagnée de poisson frit, piment, tomate, oignon et cube Maggi)

même tête allongée en forme d'œuf et sa moustache avait blanchi. Son visage ridé témoignait du fait qu'il avait pris de l'âge, mais il ne s'était pas assagi pour autant. Dans toutes les capitales où il avait séjourné, il avait goûté à la prison. C'était un habitué de l'univers carcéral. Sur le continent africain, il en savait un bon bout aussi sur les prisons. D'Addis-Abeba à Conakry, en passant par Djouba au Soudan du Sud, Bangui, N'Djamena, Douala, Abuja, Cotonou et autres, ce voyou avait tout vu. Même à Malabo, en Guinée équatoriale, il avait trouvé le moyen de doubler une personnalité de ce pays, ce qui l'avait conduit d'abord à « *Guantanamo* » puis à « *Black beach* », deux célèbres prisons de la capitale guineo-équatorienne. Pendant qu'il me parlait, j'entendis des voix s'élever et quelqu'un qui cria : « *Tu es vraiment bête comme un dindon toi dis donc* ». Ceci fit un déclic dans ma tête et je me retourner, certain de connaître cette voix et cette insulte qui était comme une signature pour son auteur. C'était les deux délinquants qui faisaient tout pour mener la vie dure à Kimbo mais qui échouaient tout le temps. Je les avais oublié ceux-là. Je résolus de les approcher une fois que j'aurai fini avec Fiellock qui n'avait pas l'air de les apprécier, surtout celui des deux qui, de toute évidence, était le chef. Lui et Fiellock avaient beaucoup de points en commun. Même physique, même tête d'œuf, même malhonnêteté. Si ma mémoire est bonne, il y a une loi de la physique qui stipule que deux charges identiques se repoussent, enfin deux pôles identiques ou deux bornes de même nature, quelque chose comme ça, je ne me rappelle plus des termes corrects. Il faut dire qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas mis les pieds à l'école. Je n'étais donc pas surpris que les deux se regardent en chien de faïence. Fiellock termina son récit en me parlant de ce qui l'avait fait échouer à la Maca. Il

avait braqué un Libanais et la boutique d'un Mauritanien à Koumassi le même jour. Il était en train de faire « prodada¹³ » dans un maquis quand la PJ est venue s'occuper de lui. Il avait encore beaucoup de temps à passer derrière les barreaux.

Quand je me dirigeai vers les deux larrons qui fatiguaient Kimbo, ils étaient en train de se chamailler comme d'habitude. Enfin, ils ne se chamaillaient pas. Le chef, excédé par la bêtise de de son acolyte, était en train de le rouer de coups. Ne voulant pas m'attarder dans le coin, j'échangeai juste cinq minutes avec eux, le temps de savoir ce qu'ils avaient fait de leur vie depuis la fin de la série et ce qui les avait conduits en prison. Le chef se méfiait de moi et n'arrêtait pas de me demander pourquoi je leur demandais ça. J'ai dû parler pendant une dizaine de minutes au moins pour leur expliquer ce que c'est qu'un livre, pour leur démontrer son importance et leur parler de ma mission. Une chose que j'aurais pu faire en moins de deux minutes. Je croyais que c'était le scénario du film qui voulait qu'ils soient idiots. Mais je compris pourquoi on les avait choisis. Ils étaient naturellement bêtes, surtout le gros qui, à mon avis, était irrécupérable. C'est à peine s'il savait qu'il était en prison. Ils avaient passé la majeure partie de leur vie à Yampoupou, à ne rien faire à part voler et gruger les gens. Ils avaient dilapidé tout l'argent qu'ils avaient gagné comme acteurs dans Kimbo et ils s'étaient mis tout le village à dos. Ils avaient alors décidé de s'installer à Abidjan où ils voyaient plus d'opportunités pour des bandits comme eux. Seulement, ils avaient tout sauf l'essentiel. L'intelligence

¹³ *Prodada* : Frimer, se faire voir dans un endroit public, généralement dans les maquis ou les boîtes de nuit.

était une denrée affreusement rare chez eux. Quand j'appris le délit pour lequel ils avaient été enfermés, je pris congé d'eux sans attendre. La police les avait pris avec un gros sac de faux billets.

Zest et Yamatéle m'attendaient à l'allocodrome de Cocody. Je devais faire vite parce qu'ils avaient un vol à prendre dans l'après-midi. Quand je leur dis que je venais de voir Fiellock à la Maca, ils ne furent pas étonnés qu'il soit là-bas. « *C'est son milieu naturel* », dit Yamatéle qui avait maintenant un écran plasma à la place de sa vieille télé. Pour ceux qui l'ont oublié ou qui ne le connaissent pas, c'est ce robot qui a une télé à la place du ventre dans « *Onze pour une coupe* ». A l'époque, il avait une télé ancien modèle qu'il devait taper de temps en temps pour avoir l'image. Depuis quelques temps, il avait décidé de se mettre à la page en se faisant greffer une télévision écran plasma dernier cri assortie d'une connexion Wifi qui lui permettait de diffuser des images qu'il prenait sur Internet. Lui et Zest étaient très pris par la préparation du prochain mondial prévu en Juin. On était à moins de trois mois de cet événement planétaire et il y avait encore quelques petits détails à régler pour que tout soit parfait. C'est pour ça justement qu'ils se rendaient en Russie, le pays organisateur. Je décidai de ne pas les retenir plus longtemps. Je ne voulais surtout pas leur faire rater leur vol. Ils se portaient bien et occupaient des postes importants au sein de la FIFA. C'était suffisant pour les mentionner dans mon livre.

Voyager à travers toute la Suède, porté par des oies, avait été quelque chose de très enrichissant pour Nils Holgersson. En me rendant à notre rendez-vous, je me mis à fouiner dans mes souvenirs pour me replonger dans

son histoire. Je me souvins qu'une sorte de lutin avec des pouvoirs surnaturels (je crois qu'ils en ont tous d'ailleurs) l'avait rendu tout petit histoire de le punir pour sa méchanceté avec les animaux. Il était devenu si petit qu'il pouvait monter sur le dos d'une oie. Et je crois bien que c'est involontairement qu'il s'était retrouvé au milieu d'une colonie d'oies sauvages qui passaient plus de temps dans le ciel qu'au sol. A la fin, il avait retrouvé sa taille normale et il avait fait plein d'autres voyages, toujours porté par des animaux. Il avait par exemple traversé l'Inde sur le dos d'un éléphant avant de rejoindre un groupe de nomades avec qui il parcourut une bonne partie de la Mauritanie assis sur un chameau. Son goût bizarre pour les « voyages en animal » l'avait conduit à Accra puis à Abidjan où il croyait pouvoir voyager sur des bœufs. Il avait négocié dur avec les éleveurs de l'abattoir à Port-bouët, mais aucun n'avait accepté de lui filer même un bœuf pour traverser la Côte d'Ivoire. Pour eux, seul un fou pouvait avoir des idées pareilles. Finalement, c'est sur un cheval qu'il avait parcouru le pays accompagné d'un groupe de jeunes qu'il avait dû payer pour lui servir de guide. Ils arrivèrent à Korhogo, descendirent à Guiglo et revinrent à Abidjan. Il avait tellement aimé l'expérience qu'il en avait fait son gagne-pain. Il avait ouvert « *Le Club des voyageurs* » à Bassam, un club qui organisait des randonnées à cheval à travers le pays. La quasi-totalité des ressortissants Européens et Américains faisaient partie de ce club et Nils brassait des milliards chaque année depuis plus de dix ans. Nous étions sur la terrasse de sa grosse villa, face à la mer, et nous buvions du champagne de bonne qualité. La nuit tombait et je n'étais pas tranquille quand je pensais au car et à la distance que j'allais devoir me taper pour rentrer à Abidjan. Mais il me rassura en disant que quelqu'un me

ramènerait avec son hélicoptère. C'était la totale. Il avait même un hélico à lui tout seul ! « *Waou !* », me dis-je intérieurement. Je n'osais même pas imaginer ce qu'il allait me donner comme enveloppe. Si une petite reine comme Maya pouvait me donner un million de francs juste pour mon transport, qu'en serait-il d'un multi milliardaire ? Mes problèmes étaient finis. J'allais pouvoir fermer la bouche de mon propriétaire à qui je devais trois mois de loyer et payer mes factures de Sodeci, de Cie et tout ça, sans oublier le loyer de ma maîtresse. Je me servis encore une coupe de champagne que je vidai d'un trait avant de « demander la route ». Nils s'excusa et disparut à l'intérieur de la maison, sûrement pour aller chercher mon enveloppe. Il revint quelques minutes après et me tendit un billet de dix mille en me disant : « *Prends ça, tu boiras une bière à ma santé* ». Ma tête tourna. En une fraction de seconde, le monde sembla s'écrouler. Dans l'hélico qui prenait déjà son envol, mes yeux se baignaient de larmes. Mais je dus soulever la main pour répondre au signe d'au revoir qu'il me faisait. Je profitai du bruit assourdissant de l'appareil pour lui lancer doucement et hypocritement : « *Petit bâtard là, tu as foutaise* ».

Il faisait déjà nuit et je n'en avais pas encore fini avec mes entretiens. Il m'en restait un mais, franchement, je n'avais pas le moral. Tout ce que je voulais c'était rentrer à la maison. L'hélicoptère m'avait ramené à Abidjan, mais j'étais encore bien loin de chez moi. Juste au moment où je pensais annuler et reprogrammer le rendez-vous, mon téléphona sonna. C'était Superman. Il n'était pas question pour lui de reporter quoi que ce soit. D'ailleurs, il était déjà en route pour Elysée Viera où on devait se rencontrer. Je le trouvai devant une grosse bière et une cigarette en main. Je ne savais pas qu'il s'était mis

à fumer. L'impact des années était visible sur son physique. Il avait le visage ridé, il avait pris du poids et il avait un ventre énorme. Franchement, il n'avait plus rien à voir avec le beau gosse que je voyais à la télé. Il s'était laissé aller et je ne manquai pas de le lui dire. Il accusait l'âge pour se justifier, mais dans nos échanges, je compris qu'il y avait autre chose. L'échec de son douzième mariage. Il avait convolé en justes noces deux ans plus tôt avec une jeune fille qui avait le tiers de son âge. Leur union fut marquée par le conflit de deux époques et deux styles de vie trop distants et donc trop différents. Elle aimait la belle vie, les sorties en boîtes de nuit où elle pouvait faire « travaillement » avec l'argent de son mari, danser « kpangor¹⁴ » ou « Okeninkpin¹⁵ », faire le show jusqu'au matin et aller manger placali avant de rentrer chez elle. Lui, il passait son temps devant la télé, préférant suivre la Chacala ou bien les frasques de Rubi ou encore les problèmes de Saloni. Ces séries sont généralement très appréciées de la gent féminine surtout. Mais ça n'était pas son cas à elle qui préférait regarder des clips vidéo sur Trace Tv. Bien évidemment, cela engendrait tout le temps des discours qui se terminaient en engueulades. Elle le trompait sans la moindre pudeur avec un boucantier qui avait réussi à la convaincre de quitter le pays avec lui. Elle avait demandé le divorce avant. Il en avait beaucoup souffert parce qu'il l'aimait vraiment. Il s'en était remis peu à peu et vivait désormais de son petit commerce. Il vendait « pain-brochette » au terminus de la Riviera 2.

¹⁴ *Kpangor : Tube de Dj Arafat*

¹⁵ *Okeninkpin : Tube de Serge Beynaud*

Le dimanche à treize heures, j'étais invité à déjeuner chez l'illustre famille Barbapapa à Abobo avocatier. Barbapapa et Barbamama avaient acheté une immense propriété où chacun de leurs enfants avait sa maison. Ils ne voulaient pas que leur famille soit dispersée dans la ville. Ils voulaient tous rester ensemble. Je ne m'attendais pas à être accueilli avec autant d'honneurs. Ils avaient loué deux bâches et tué quatre moutons. Pour ce qui est de la boisson, il y avait de quoi satisfaire tout un village. Et pour terminer, ils avaient sollicité les services de deux Dj pour faire mon atalaku¹⁶. Dès que je fis mon apparition, ils m'attaquèrent en même temps : « *Coco Joyce ééééééh, ébissanga ébissanga...* » (Je crois que c'est un cri du genre « *le puissant gars, le puissant gars* », quelque chose comme ça). J'étais obligé, au passage, de « travailler » un peu sur eux en leur lançant un billet de « disco¹⁷ ». C'était le billet que Nils Holgersson m'avait donné la veille (ce faux type là). Le coin grouillait de monde, comme s'ils avaient mobilisé tout le quartier. Je fus installé à la table d'honneur, aux côtés de Barbapapa et Barbamama, puis commença une série de discours de bienvenue. Je faillis crier quand je vis une équipe de reportage de la Rti avec la caméra déjà braquée sur moi. « *Aie, mais c'est qu'elle histoire ça ?* », me dis-je intérieurement. Là où je faillis m'évanouir, c'est quand on m'invita à prononcer un speech en tant qu'invité d'honneur. Je n'étais pas content. Ils auraient pu me prévenir quand même, ma foi ! Ils auraient pu me dire qu'ils comptaient organiser une grande cérémonie en mon honneur. Au moins, j'aurais préparé un discours. Voilà que maintenant, j'étais obligé d'improviser. Ah non, je

¹⁶ *Atalaku : Les honneurs*

¹⁷ *Disco : Billet de dix mille francs*

n'étais pas content. Je fis de mon mieux néanmoins pour être concis sans toutefois donner l'impression de faire un discours expéditif et je fus très ovationné. Mais je n'étais pas content quand même. Quand les Dj revinrent à la charge avec leur « *ébissanga ébissanga* » en se dirigeant vers moi, je fis semblant de recevoir un appel en criant « *Allo, allo* », juste pour pouvoir me lever et leur échapper. La même scène se répéta une deuxième fois et pour la deuxième fois, je reçus un appel imaginaire. La troisième fois, ils se dirigèrent vers quelqu'un d'autre. Je crois qu'ils avaient compris. Quand tout le monde eut fini de manger, j'entrepris de m'entretenir individuellement avec chaque membre de la famille.

Barbapapa s'était lancé dans l'élevage de poulets. Il avait commencé timidement et difficilement. Au début, il le faisait pour sa famille, pas dans le but de vendre. Le temps et la qualité de ses poulets lui avaient fait comprendre qu'il pouvait gagner beaucoup d'argent avec cette activité. Petit à petit, il devint le principal fournisseur de poulets dans sa zone, puis de tout Abobo. Aujourd'hui, sa renommée s'est étendue et ses poulets se mangent dans presque tous les maquis et restaurants d'Abidjan.

Barbamama, son épouse, s'était spécialisée dans la vente de galettes et de petits gâteaux. Son petit commerce avait grandi et elle l'avait baptisé « *Les Délices de Barbamama* ». Elle avait une dizaine de kiosques à Abobo et pleins d'autres à Angré, à la Riviera, à Cocody, à Yopougon et à Treichville. Ceux de Marcory, Koumassi et Port-bouët étaient sur le point d'être installés. Elle employait des filles qui préparaient tout depuis l'espace aménagé dans l'arrière-cour et deux camionnettes se chargeaient d'approvisionner tous les kiosques. Je

compris d'où venait ce délicieux parfum de gâteau qui dominait l'atmosphère depuis mon arrivée. Barbamama, c'était vraiment une femme battante et je l'admirais beaucoup.

Leurs enfants, quant à eux, avaient décidé de travailler en association. Les Barbabébés filles (bon c'est vrai qu'elles ne sont plus des bébés), Barbalala, Barbabelle et Barbotine avaient ouvert une chaîne de salons de coiffure très modernes dans leur commune et elles gagnaient bien leur vie. Chose bizarre, elles avaient été toutes mariées et elles avaient toutes divorcé. La quarantaine passée, elles avaient des enfants et des gars, mais aucune d'elles n'avait cherché à se remarier.

Les garçons, Barbidur, Barbibul, Barbidou et Barbouille étaient tous des transporteurs. Chacun roulait son propre gbaka et ils avaient tous les quatre des taxis qui sillonnaient la ville nuit et jours. Barbidur et Barbidou étaient les seuls à être mariés. Barbibul n'y pensait même pas. Il avait plein de copines et plus de quinze enfants à Abidjan et à l'intérieur du pays. Trois d'entre elles étaient encore enceintes. Barbouille, lui, ne se cassait pas la tête. Il sortait avec toutes les servantes de la cour et les enceintait en désordre. Sa mère avait beau se plaindre, ses sœurs avaient beau le raisonner même si elles étaient mal placées pour ça, il ne changeait pas. Dès qu'il voyait une nouvelle bonne, il ne tenait plus en place. Même celles des voisins ne lui échappaient pas. Dans tout le quartier, on le connaissait pour ça. Mais c'était un bon gars, courageux et travailleur et tout le monde le trouvait sympathique.

Tom et Jerry, voici deux sacrés numéros que le temps n'avait pas réussi à changer. Jerry prenait toujours un malin plaisir à provoquer Tom qui ne se lassait pas de

lui courir après. Mais les poursuites n'avaient plus le même dynamisme compte tenu du fait qu'ils n'étaient plus très jeunes. Ils arrivaient encore à courir, mais sous la contrainte des os vieillissants, ils ne pouvaient plus être aussi rapides et aussi vivaces. Quand j'étais plus petit, je me disais que ces deux-là se détestaient au plus haut point. C'est en tout cas l'impression que j'avais quand je les voyais courir dans tous les sens. Mais aujourd'hui, je comprends qu'il n'en était rien, bien au contraire. C'était leur façon à eux d'exprimer cette grande et belle amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre. Une amitié qui est restée intacte et qui les a suivis jusqu'à Yopougon Siporex où leurs appartements se faisaient face, dans un immeuble à trois étages. En prenant de l'âge, Jerry avait eu, à un moment donné, de plus en plus de mal à échapper à Tom. Il avait donc fait appel à un certain Speedy Gonzales pour le coacher et lui apprendre à courir plus vite. Les résultats avaient été probants et Tom avait été le premier à reconnaître les progrès de son ami Jerry. Quand on a la souris la plus rapide de l'ouest comme entraîneur, c'est clair qu'on a beaucoup de chance d'être aussi rapide qu'une fusée. Tom s'en était plaint d'ailleurs en disant que c'était de la triche et il avait décidé lui aussi de s'offrir les services d'un professionnel de la vitesse. Et son choix s'était porté sur Bip bip, l'ennemi juré de Coyote. Ceci avait d'ailleurs créé des tensions parce que ce dernier n'avait pas beaucoup apprécié la présence d'un chat au côté de la volaille la plus rapide de toute la contrée. Pour lui, c'était une astuce de Tom pour dévorer Bip bip. Ce qui était inconcevable. Toute sa vie durant, il avait traqué cet oiseau pour en faire son festin et il n'avait jamais pu lui arracher même une plume. Il était hors de question qu'un autre prédateur vienne lui prendre sa proie. Tom avait beau lui expliquer qu'il voulait juste

apprendre à courir vite, rien n'y faisait. Après une bagarre dominée par Coyote, Tom s'était retiré sans insister. Tout ceci remontait à une quinzaine d'années en arrière. Je voulus, à ce propos entrer en contact avec Bip bip et Coyote pour prendre aussi de leurs nouvelles, mais ils n'étaient plus à Abidjan. La dernière fois qu'ils avaient été aperçus, c'était sur la route de Dabou. Coyote avait un baluchon et disait qu'il quittait le pays. « *Je suis fatigué* », avait-il lancé à Jerry.

Tom était devenu le plus grand vendeur de spaghetti de toute la zone. Il avait commencé avec une petite cabane en bois et avait évolué au fil des années à tel point qu'aujourd'hui, il était le seul dans tout Yopougon, à avoir un kiosque en dur. Il avait le meilleur spaghetti-omelette et le meilleur lait caillé. Tous les chats du quartier mangeaient chez lui et il avait aidé et formé pleins de petits Diallo qui voulaient se lancer dans ce métier. Il était devenu si populaire qu'il avait même eu des ambitions politiques. Il avait voulu devenir maire de Yopougon. Mais c'est un rêve qu'il n'avait pas pu concrétiser à cause de ses origines. Il n'était pas ivoirien.

De son côté, Jerry s'était lancé dans la vente de boissons en gros. Il avait ouvert un grand dépôt vers Keneya et ravitaillait tous les maquis du périmètre. La demande était si forte qu'il avait été obligé de former deux équipes pour faire tourner son business vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il s'y était investi corps et âme et avait gagné beaucoup d'argent. Suffisamment, en tout cas, pour construire trois immeubles. Deux à Yopougon Toit-rouge et un à Koumassi. A côté de ça, il avait fait parler son cœur en construisant un foyer d'accueil pour les souris de la rue.

Chapitre 4

Le prochain dans mon planning c'était Tintin. Il fallait que j'aille jusqu'à Toumbokro, une petite localité du district de Yamoussoukro, pour le rencontrer. J'aimais l'idée de me rendre là-bas parce que j'allais retrouver mon ami Sévérin. Mais je ne me sentais vraiment pas assez en forme pour affronter près de trois heures de route. Je décidai alors de modifier mon programme et d'aller vers une autre star qui se trouve à Abidjan. Le suivant, c'était D'Artagnan. Je composai son numéro de téléphone tout en priant pour qu'il me mette aussi en contact avec ses amis Athos, Porthos et Aramis. J'eus beaucoup de chance parce qu'ils étaient tous à Abidjan. Rendez-vous fut donc prit dans la soirée à Koumassi, place Inch'Allah. J'appelai ensuite Tintin pour m'excuser et renvoyer notre rendez-vous au lendemain autour de midi. J'avais en tête de continuer par la suite sur Korhogo pour voir les anciens chevaliers du ciel.

D'Artagnan m'attendait devant la pharmacie du coin. Il portait un pantalon serré et gros bas genre Prince Nico Mbarga avec une chemise brillante près du corps et la coiffure qui va avec. Bien entendu, il attirait des regards interrogateurs, mais ça n'avait pas l'air de le déranger. Moi si. Je n'osais même pas regarder la chaussure qu'il avait au pied, craignant de voir ce qu'on avait coutume d'appeler « rocafil jazz » pour designer ces chaussures aux talons kilométriques portées par le même prince Nico Mbarga. Ma crainte était fondée. C'est bien ce qu'il chaussait. « Zut », m'exclamai-je. Il m'avait déjà vu sinon j'allais me retourner. Quelle idée de se promener en plein Koumassi avec un accoutrement pareil en plein 2018 ? Je marchais à côté de lui mais j'avais un peu honte en vérité. Nous traversâmes un long couloir au bout duquel il y avait un maquis avec un attroupement devant. Il y avait là plein de vieux retraités qui tuaient le temps en jouant aux cartes ou à d'autres jeux. Athos et Porthos étaient là, en train de jouer au ludo pendant que Aramis, assis devant un jeu d'awalé, se chamaillait avec un vieillard qu'il accusait de tricher. Je n'en croyais pas mes yeux. Je me demandais ce que D'Artagnan et ses potes pouvaient bien avoir comme problème avec les vêtements de notre époque. Ils étaient tous les trois flanqués dans leurs appareils de mousquetaires. D'Artagnan leur fit signe et ils nous rejoignirent dans le maquis où, chose bizarre, il y avait moins de bruit que dehors. Sans tergiverser, après qu'on nous avait servi quelque chose à boire, j'entrai dans le vif du sujet parce qu'il se faisait tard. Et puis je ne voulais pas être vu plus longtemps en présence de quatre vieux qui, apparemment, confondaient les époques sans s'en rendre compte.

D'Artagnan était marié à Bernadette, une ancienne danseuse de « Mapouka dédja¹⁸ », et ils avaient eu six enfants. Il était arrivé en Côte d'Ivoire au début des années 80, juste avant la CAN 84 qui avait été abritée par Abidjan. Je compris pourquoi il ne parlait pas comme un blanc. Il parlait comme un vrai ivoirien, avec des expressions typiquement ivoiriennes et des mots « nouchi¹⁹ » que moi-même je ne connaissais pas. Dans les premiers mois qui avaient suivi son arrivée, il avait fait la loi avec son épée. Il suffisait que quelqu'un le contarie ne serait-ce qu'un peu pour qu'il la sorte et la lui mette à la gorge. Les gens avaient eu peur de lui parce que voir quelqu'un manier une épée avec la même dextérité que lui ici à Abidjan, c'était carrément impossible. C'était un as. C'est tout ce qui faisait sa force. Et tout le monde s'en était aperçu le jour où un boutiquier mauritanien lui avait donné un coup de poing avant qu'il ait eu le temps de la sortir. Ce jour-là, il avait refusé de reconnaître qu'il avait pris une boîte de sardine à crédit la veille. Après une chaude discussion, le boutiquier s'était emporté et avait asséné un sacré gnon au mousquetaire, un gnon qui l'avait envoyé au sol pendant plusieurs minutes. C'est comme ça qu'il avait perdu le respect de tout le quartier et tout le monde voulait le frapper pour un rien. La honte l'avait poussé à déménager, mais il avait fini par revenir. Il aimait beaucoup Koumassi. Il avait ouvert par la suite un magasin de vente de pièces détachées auto et une supérette. C'est de ces activités qu'il vit jusqu'aujourd'hui.

¹⁸ *Mapouka dédja : Danse osée alliant strip-tease et parfois sexe réel*

¹⁹ *Nouchi : Langage de la rue propre à la Côte d'Ivoire*

Athos, Porthos et Aramis étaient arrivés à Abidjan le même jour, il y a de ça huit ans environ. Ils avaient commencé comme D'Artagnan, mais celui-ci avait vite fait de leurs ouvrir les yeux. « *Si vous comptez sur vos épées ici, ils vont vous frapper tous les jours* », avait-il prévenu. Athos avait ouvert une école d'escrime et grâce à lui, beaucoup d'ivoiriens savaient maintenant manipuler une épée et considéraient cette discipline comme un sport à part entière. Il avait été marié deux fois avant d'arriver à Abidjan. Il avait rencontré Abiba dans une boîte de nuit au Plateau et il comptait la doter quand leur couple avait pris subitement du plomb dans l'ail. Ils s'étaient séparés parce qu'elle voulait un Iphone qu'il ne pouvait pas payer.

Porthos avait ouvert un club d'équitation avec une écurie forte d'une cinquantaine de chevaux. Il entretenait de très bons rapports avec Nils Holgersson qui venait louer des chevaux avec lui pour effectuer ses randonnées. Le club marchait bien parce qu'il formait beaucoup de gens à l'art de monter à cheval et il organisait des compétitions qui faisaient rentrer pas mal d'argent. Il s'était marié deux fois depuis son arrivée et aucun de ses mariages n'avait fonctionné. Alors, il avait décidé de ne plus se marier. Sidonie, sa copine actuelle, lui avait fait trois enfants et c'était suffisant pour lui. Chaque fois qu'elle tombait enceinte, il lui promettait le mariage. Il avait toujours les mots justes pour la rassurer sans tenir sa promesse.

Aramis, lui, c'était un vrai « djandjou²⁰ » et c'était son choix. C'était un joli garçon. Il savait séduire et se laisser séduire. Il avait tout pour avoir la femme qu'il voulait, mais il avait pris les échecs sentimentaux de ses amis comme argument pour ne pas se marier et rester

²⁰ Djandjou : Prostitué

totalelement libre de sortir avec qui il voulait. Ses conquêtes se comptaient par centaine et il avait quarante-six enfants. Je parle seulement de ceux qu'il avait reconnus. Un peu à Abidjan, un peu en France et un peu dans le reste du monde. Côté boulot, il tenait un cyber café en Zone 4 et il avait un club de jeux vidéo qui ne désemplissait qu'à l'heure de la fermeture.

On pouvait le dire. Nos quatre mousquetaires menaient une existence tranquille à Abidjan et vivaient bien de leurs activités respectives. Je me demandais pourquoi on les appelait « les trois mousquetaires » alors qu'ils étaient quatre. Mais bon, on n'était pas là pour parler de ça. Après l'entretien, ils demandèrent à la propriétaire du maquis, une dame d'un certain âge, de nous ~~nous~~ servir encore à boire. Athos avait tendance à parler comme si de tous, il était le plus grand buveur. Il parlait de ses exploits en France, du nombre de bières qu'il pouvait ingurgiter en une soirée, du fait qu'il était toujours le seul qui ne prenait jamais de cuite. Il disait que nous les abidjanais on était de « petits buveurs » et qu'on ne savait pas faire la fête. Il alla jusqu'à me lancer un défi. Il avait dépassé les bornes. Je le trouvais bien prétentieux celui-là. Me défier, moi ! Une ancienne gloire de l'alcool. Ce célèbre proverbe espagnol me vint subitement en tête : « *Ko té môtô gnini, môtô lébé ko gnini* » qui veut dire, pour parler terre à terre, « *C'est pas palabre qui cherche l'homme, c'est l'homme qui cherche palabre* ». Je souris dangereusement et fit signe à la propriétaire du maquis pour qu'elle nous serve encore et encore. Les trois autres s'arrêtèrent à trois bières et décidèrent d'assister. Au bout de la huitième « grosse bière », il avait l'air toujours lucide mais il tenait des propos de moins en moins cohérents. Il transpirait beaucoup et se levait tout le temps pour aller pisser. Il en profitait pour vomir et je m'en suis

aperçu. Mais il tenait toujours sur ses jambes. Ça m'énervait. Il fallait que je l'achève. J'appelai encore la tenancière.

- « Tantie, est-ce que tu as koutoukou²¹? », lui demandai-je

- « Oui, il y en a », répondit-elle.

Je me tournai vers lui pour lui demander s'il en voulait. Il hésita et me dit qu'il en voulait, mais n'osait pas.

- « Ça doit coûter cher ça », dit-il

- « T'inquiète, c'est moi qui offre »

Je m'adressai à nouveau à la dame :

- « Tantie, celui où on met racines là, tu as ça ? »

- « Oui mon fils, j'ai ça aussi »

- « D'accord, sers-nous s'il te plaît ».

Me dire qu'une tournée de koutoukou coûtait cher, ça voulait dire qu'il ne connaissait pas le produit et donc, qu'il n'avait aucune idée de ses effets dévastateurs. Ça m'arrangeait. Je demandai à la dame de nous donner deux tournées chacun pour commencer. Ça ne me coûtait que 200 F CFA, s'il savait ! Les deux tournées remplissaient les verres presque. Il commit l'imprudence de vider le sien d'un trait (cul sec comme on dit). Il devint tout rouge et se frappa tellement la poitrine que j'eus peur qu'il fasse un arrêt cardiaque. Je venais de lui porter le coup de grâce. Pendant que tout le monde était occupé à le souffler et à faire le nécessaire pour l'aider à retrouver ses esprits, je vidai mon verre par terre et le portai à ma bouche comme si je venais de le boire aussi. Je déformai tellement mon visage que personne ne put se douter de quoi que ce soit. Après tout ce que j'avais bu comme

²¹ Le koutoukou ou gbêlê, est un spiritueux produit localement en Côte d'Ivoire. On le produit également au Ghana où il se nomme « akpeteshie », au Bénin où il se nomme sodabi et au Cameroun où il se nomme odontol.

bière, il fallait que je sois fou pour avaler ce verre de « *Qui m'a poussé ?* » (un autre nom du koutoukou). C'est certain que j'allais tomber devant tout le monde. Athos, lui, ne tomba pas. Mais c'était tout comme. De sa chaise, quelqu'un dû le mettre au dos pour le ramener à la maison. Il était minuit passé quand on sortit du maquis. Les autres mousquetaires me proposèrent de me joindre à eux pour continuer la fête dans une boîte de nuit de Koumassi. Juste à l'entrée, il y avait une belle affiche qui annonçait l'événement du jour, la grande « *Soirée déguisement* ». Tout devint plus clair dans ma tête. Je compris pourquoi D'Artagnan et ses amis étaient habillés bizarrement comme ça. Ils avaient prévu se rendre à cette soirée après notre entretien. Vu que je n'étais pas vêtu pour la circonstance, les portiers de la boîte me firent savoir poliment que je ne pouvais pas entrer. C'était la consigne, il fallait être déguisé. Cela m'arrangeait parce que je ne tenais pas vraiment à rester dehors plus longtemps. Les « grosses bières » commençaient à faire de l'effet et tout ce que je voulais, c'était dormir.

La gare de « Pino Transport » était bondée de monde comme d'habitude. C'était l'occasion pour moi de passer faire un coucou au boss Pinocchio. Mais sa secrétaire m'informa qu'il était à Bangkok pour un séminaire sur les transports interurbains. Qu'est-ce qu'il pouvait bien aller chercher dans un séminaire comme celui-là à Bangkok ? Si ça se passait quelque part en Afrique, j'aurais compris. Mais à Bangkok ! Je crois qu'il y était allé juste pour se balader et changer d'air. Le séminaire n'était qu'une excuse parce que ça m'étonnerait qu'on y parle des problèmes que rencontrent nos transporteurs dans leur travail. Des problèmes tels que l'état des routes, les contrôles interminables,

l'irresponsabilité de certains conducteurs, les coupeurs de route et j'en passe. Bon bref, je m'abstins d'aller plus loin dans mes critiques et m'installai confortablement pour attendre le départ du car. Il était huit heures et j'espérais être à Toumbokro au plus tard à midi. Une fois là-bas, je me donnais trois heures à passer avec Tintin avant de reprendre la route pour Korhogo où les lieutenants Tanguy et Laverdure m'attendaient.

Dès que le car sortit d'Abidjan, je m'endormis et ne me réveillai que lorsqu'il entra en gare à Yamoussoukro. Les policiers avaient été sympas sur la route. Aucun d'eux n'avait voulu me réveiller pendant les pauses contrôle. Je pris un taxi pour me rendre à une autre gare, là où je pouvais emprunter un autre véhicule pour me rendre à Toumbokro. Le coin grouillait de voitures, de commerçants de tous genres et il y avait du bruit partout. Quelque part au milieu de ce tohubohu, j'entendis quelqu'un qui criait « *Toumbokro une place* ». J'avais de la chance. La voiture était déjà chargée et prête à partir. Ce n'était jamais intéressant d'être le premier passager parce qu'il fallait attendre que toutes les places soient occupées avant que le chauffeur ne démarre et ça pouvait prendre une bonne heure les jours ordinaires. Par contre en temps de Pâques, il y a des départs toutes les cinq minutes.

Il faisait beau à Toumbokro. Dès que je descendis de la voiture, j'entendis une voix familière crier mon nom. C'était Séverin. Il était avec Tintin et les deux m'attendaient en « tutoyant » un Valpierre dans un petit maquis. Après de chaudes accolades et des cris de joie auxquels participait Milou avec ses aboiements, je pris place et me versai un bon verre de vin. Ce long voyage m'avait donné soif. J'étais vraiment heureux de retrouver

ce petit village tranquille que j'avais découvert quelques années plus tôt grâce à mon ami Spyrow. Après les nouvelles, Sévérin donna les instructions pour qu'on nous serve à manger. Deux femmes apparurent, portant des plateaux et des soupières. Mon ventre réclamait tellement ses droits avec du bruit que je me servis deux pains de foutou banane mûre que j'arrosai d'une sauce graine dont le parfum seul me faisait trembler d'envie. Rien que d'y penser, ça me fait encore saliver.

Tintin avait vraiment pris un coup de vieux. Il ressemblait à quelqu'un qui en avait vu des vertes et des pas mûres. A son arrivée à Abidjan à l'entame des années 80, il s'était installé dans un bidonville de Macory. Très vite, il avait compris que pour vivre dans ce quartier, la force physique était un facteur plus qu'essentiel. Très calme et réservé dans les débuts, il avait dû revoir cette partie de sa nature. Il était l'un des rares blancs qui vivait modestement, retiré dans son coin. A cette époque, on les retrouvait dans les quartiers chics de Zone 4, Bietry, Cocody ou encore Deux-Plateaux. Qu'est-ce qu'un petit « peau grattée » (c'est comme ça qu'on appelait les blancs) pouvait bien faire dans un ghetto, ici à Abidjan ? C'est la question que tout le monde se posait en tout cas. Les plus teigneux lui cherchaient des histoires, juste pour mesurer sa force et son niveau de courage. Il s'était laissé faire pendant un moment. Mais un jour, deux loubards avaient essayé de violer sa copine devant lui, la première fille qu'il avait osé draguer et qui avait accepté ses avances alors que les autres ne lui prêtaient aucune attention. Ce jour-là, il les avait tellement boxé que la nouvelle s'était répandue jusqu'au-delà des frontières du quartier. Et sa réputation était allé en grandissant parce que des chefs de gangs, les « Ziguéhis » les plus craints

de toute la zone étaient venus le défier et il les avait tous « couchés²² ». C'est comme ça qu'il fut recruté par les « Maplèssiens », l'une des deux familles de loubards les plus célèbres de Côte d'Ivoire, les premiers rivaux des « Faremois ». Dans ce milieu, Tintin avait appris à se faire respecter avec sa force qui étonnait tout le monde. Il n'était pourtant pas grand et musclé. Il était plutôt freluquet, plutôt sec comme on dit. Ceux qui avaient eu à l'affronter disaient qu'il trichait en se battant avec des cailloux dans les mains. C'est certainement la mauvaise foi et l'absence d'esprit fair-play qui leur faisaient dire ça. Tintin ne trichait pas. Il avait les os très durs c'est tout. Ses coups de poing donnaient des vertiges justement parce que ceux qui les recevaient avaient l'impression qu'on les tapait avec un caillou. Que nenni ! C'était ses os.

A la question de savoir ce qui l'avait fait échouer dans ce village, il répondit qu'il avait dû fuir une jeune fille qui disait qu'elle était enceinte de lui. Je restai bouche bée en me disant qu'il me faisait marcher. Lui, un bon loubard qui avait mis au respect de dangereux brigands, fuir devant une simple jeune fille ? C'était impossible ! Je compris par la suite qu'en fait, ce n'était pas la fille qu'il fuyait, mais le fait de devenir père. Pour lui, c'était trop de responsabilités qui allaient l'obliger à se ranger et à abandonner sa vie de loubard qu'il aimait tant. Pourtant, Marguerite, la jeune fille en question, avait tout ce dont un homme normal pouvait rêver. Physiquement, elle était élancée avec un corps qui, de toute évidence, avait fait l'objet d'une attention particulière de la part du Créateur. C'était une femme de hautes valeurs morales, respectueuse d'elle-même et

1.²² *Couchés : Vaincus*

d'autrui. Elle avait été folle amoureuse de lui et c'est avec beaucoup de fierté qu'elle avait propagé la nouvelle de sa grossesse. Mais lui, ne voyait pas les choses sous le même angle. Il avait tout simplement fui parce qu'elle devenait collante et tenait à tout prix à lui imposer une vie de famille. Il s'était installé d'abord à Yopougon Kouté puis à Songon où il avait passé quelques années. Mais elle avait retrouvé ses traces. Il s'était ensuite réfugié à Débrimou avant de prendre la décision d'aller encore plus loin d'Abidjan, dans un endroit qu'elle aurait du mal à retrouver. Toumbokro collait parfaitement. Il vivait là depuis une quinzaine d'années et parlait parfaitement le Baoulé comme si c'était sa langue maternelle. J'avais du mal à comprendre son attitude vis-à-vis de la jeune Marguerite. Il l'avait fuie parce qu'elle portait son enfant et voulait lui offrir une vie plus tranquille. Et pourtant, ces quinze dernières années, il avait donné la possibilité à une autre femme de le faire. Il n'avait pas vraiment eu le choix en fait. Il l'avait enceinté aussi à peine un mois après son arrivée dans le village et il avait voulu nier les faits. Toute la famille l'avait tellement menacé qu'il avait dû revoir sa position. Ces menaces avaient été d'abord physiques et ça ne l'avait pas effrayé. Mais quand elles avaient commencé à prendre des allures mystiques, il avait lui-même demandé la démarche à suivre pour officialiser les choses. Il avait dû acheter une dizaine de cartons de vins différents pour demander pardon. Il s'était marié avec elle et ils avaient eu dix autres enfants. L'âge l'avait beaucoup assagi et il me confia qu'il comptait se rendre à Abidjan pour voir l'enfant qu'il avait abandonné. Il ne savait même pas si c'était une fille ou un garçon. A Toumbokro, le temps avait fait de lui un homme très respecté. Il avait les plus grandes plantations de cacao et de banane de la région. Il avait pas mal de constructions

dont un petit complexe hôtelier où il voulait d'ailleurs me loger. Mais je lui fis savoir que j'étais attendu à Korhogo et que je ne pouvais malheureusement pas rester. Il me parla brièvement du Capitaine Haddock, celui qui fut son plus grand ami. Ils étaient arrivés ensemble à Abidjan, mais leurs chemins s'étaient vite séparés. Pendant que Tintin passait le plus clair de son temps dans les rues, toujours impliqué dans des bagarres, le Capitaine avait opté pour une vie plus sage. Il avait mis son expérience au service des forces de l'ordre ivoiriennes et il avait été à la base de la formation de plusieurs agents qui, aujourd'hui, faisaient la fierté du pays. En reconnaissance de ses bons et loyaux services, il avait été promu Général de brigade. Il vit maintenant à Toroguhé où, malgré son âge avancé, il a en charge la formation de nouveaux gendarmes.

Il était quinze heures et demie quand je quittais Toumbokro. Il fallait que je retourne à Yamoussoukro pour prendre un car qui dessert la grande ville de Korhogo. J'étais particulièrement content parce que j'avais passé du temps avec une légende du « Club des petits » et mon ami Séverin. C'était court mais intense et je partais avec la ferme intention de revenir un de ces quatre, le temps d'un week-end.

Chapitre 5

Pendant le trajet, j'essayais de me remémorer quelques épisodes de cette série que je ne ratais jamais. Tout me revenais à l'esprit et m'obligeais à replonger dans cette heureuse enfance où je n'avais pour seuls soucis que de jouer au foot, à cache-cache, à « Cinq minute au Japon », à « Teck-teck » ou à faire des « Plack-man » (Les initiés sauront de quoi je parle). Oui, tout me revenais en tête, même le générique de fin que je fredonnais sous le regard interrogateur de mes deux voisins de sièges :

*« Les chevaliers du ciel, dans un bruit de tonnerre
A deux pas du soleil, vont chercher la lumière
Moitié anges et moitié démons,
Mauvaises têtes mais gentils garçons
Ils ne savent ni le bien ni le mal
Car ils ne pensent qu'à leur idéaaaaaaaaaaaaal... »*

Moi je chantais sans tenir compte d'eux. Ils ne ressemblaient pas à des gens qui avaient connu le « Club des petits ». C'était donc inutile d'engager une cosette avec eux à ce sujet ou même de me hasarder à leur dire que ce générique était l'œuvre de Johnny Hallyday. C'était un moment de nostalgie qui me faisait oublier beaucoup de choses du genre factures ou loyer du mois à payer. Avec cette chanson, je pouvais voyager dans le temps et me retrouver à l'époque de l'insouciance totale, l'époque où l'on n'avait aucune idée de ce que nos parents enduraient pour qu'on ne manque de rien. Les lieutenants Tanguy et Laverdure m'attendaient à la gare. Oups..., au temps pour moi. Les Colonels Tanguy et Laverdure devais-je dire. Ils étaient montés en grade entre temps. J'étais complètement terrassé par près de six heures de route et il se faisait tard. Ils me conduisirent à mon hôtel et proposèrent de passer me voir le lendemain dans la matinée, une idée que je trouvai parfaite. Je m'endormis presque aussitôt, tout habillé.

Deux coups secs donnés à la porte me réveillèrent. Il était neuf heures six minutes du matin. J'aurais bien voulu ajouter encore deux heures à ce doux sommeil, mais la personne insistait. C'était Laverdure qui était venu me chercher pour aller prendre le petit déjeuner chez Tanguy. Dans le hall de l'hôtel, le réceptionniste salua Laverdure en disant : « *Salut p'pa* ». Cela me fit tiquer un peu mais je ne voulus pas poser de questions. Chez Tanguy, la table était mise avec tout le nécessaire pour un petit déjeuner mémorable. Il y avait du chocolat, des croissants, du pain, des omelettes et beaucoup d'autres choses. Ce qui attira tout de suite mon attention, c'est la boîte d'Ovaltine posée sur le côté et qui semblait n'attendre que moi. J'en raffolais quand j'étais tout petit.

Je ne savais même pas que ça se fabriquait encore. Pendant que je me servais cette délicieuse mixture chocolatée, je vis Tanguy en train de se préparer un café baoulé (de l'eau avec du sucre). « *Je l'aime bien dosé* », me dit-il avec un sourire, en ajoutant encore plusieurs carreaux de sucre. J'étais épaté. A sa gauche, un pain entier déjà beurré avait été découpé en longueur, puis en largeur et attendait. Normalement, dans les règles de l'art, le café baoulé ne se prend pas avec du pain beurré. Le pain doit être simple et dur de préférence. S'il est entier, on le rompt juste au milieu de sorte à obtenir deux demis pains durs. Ensuite, on plonge la première moitié jusqu'à toucher le fond de la tasse et on appui légèrement pendant quelques secondes, le temps de laisser l'eau remonter et prendre possession du pain. Il faut sentir le pain ramollir et le porter directement à la bouche. C'est ça le premier plaisir d'un bon café baoulé. Mais bon, avec le temps, la technique a évolué et chacun le déguste maintenant comme il le sent. Laverdure choisit de faire comme son ami. Apparemment, ils aimaient beaucoup ce type de café. Moi, je me fis une bonne tasse d'Ovaltine avec du lait Nido et j'accompagnai le tout avec des croissants. Le café baoulé n'avait plus de secrets pour moi et il me rappelait une période un peu sombre de ma vie. Je ne dis pas que je ne l'aime plus pour autant. Non ! bien au contraire. Pour moi, il a acquis aujourd'hui une valeur plutôt sentimentale parce qu'il m'a très souvent tiré d'affaire au plus fort de mon temps de galère. Heureusement d'ailleurs que j'avais de très bons rapports avec Chérif le boutiquier que je salue au passage. Je crois qu'il est rentré chez lui en Mauritanie maintenant. Bref, j'aime toujours le café baoulé, mais je préférerais me laisser séduire par autre chose.

Tanguy et Laverdure avaient été distingués plusieurs fois meilleurs pilotes de chasse du monde. Ils avaient servi leur pays d'origine avec loyauté et ce, pendant des années. Mais, ils avaient été radiés de l'armée après avoir refusé une mission qu'ils étaient les seuls à pouvoir mener à bien. Cette mission consistait à faire tomber un dirigeant démocratiquement élu quelque part dans les pays scandinaves. Ils avaient alors décidé de proposer leurs services partout dans le monde où il y avait des conflits. Pour leurs exploits et leur efficacité, ils abandonnèrent l'appellation de « *Chevaliers du ciel* » pour devenir désormais « *Les mercenaires du ciel* ». Ils avaient même été à plusieurs reprises sollicités par le célèbre Bob Denard avant son décès. Mais malgré les millions qu'il leur proposait, il n'avait jamais pu les avoir. C'était un spécialiste de coups d'état et ils n'avaient pas voulu entrer dans ce créneau. Eux, ils se considéraient comme de gentils mercenaires.

Tanguy s'était marié trois fois. Ses deux premiers mariages avaient été des fiascos et il reconnaissait qu'il en portait la plus grande part de responsabilités. Ses longues et nombreuses missions l'avaient empêché d'être assez présent dans son foyer, ce qui avait poussé ses femmes à lui faire des enfants dans le dos. La première, il l'avait trouvée avec un enfant de deux ans et une grossesse de quatre mois alors qu'il rentrait de mission. Il ne l'avait pas du tout laissée enceinte quand il partait. Pour la deuxième, c'était pire. Il l'avait trouvée vivant carrément avec un jeune Korhogolais à qui elle avait donné des jumeaux. Quand il épousa Zatia, la troisième, il fit le serment de diminuer ses missions pour être toujours près d'elle. D'ailleurs, il n'avait pas intérêt à être tout le temps parti parce que Zatia était l'incarnation de la beauté

Sénoufo et elle était dans le collimateur de beaucoup de célibataires et même d'hommes mariés. Elle était trop jolie. « *Mon cher, parfois j'étais obligé de l'emmener en mission avec moi, me confia-t-il, qui est fou ?* ». Aujourd'hui, ça fait huit ans qu'ils sont mariés et cinq enfants sont nés de leur union. Toutes les tentatives destinées à le mettre à la retraite avaient échoué.

Concernant Laverdure, il n'avait rien perdu de son talent de séducteur. Un incorrigible dragueur qui ne pouvait pas voir une femme et se tenir tranquille. Ceci avait d'ailleurs failli lui coûter son amitié avec Tanguy parce qu'il avait tenté sa chance avec Zatia aussi. Mais c'était avant qu'elle n'épouse Tanguy. Ceci avait provoqué un grand palabre entre les deux amis qui en étaient même venus aux mains. Tanguy qui était jaloux comme un pigeon n'avait pas supporté de voir son pote de tous les jours faire des avances à sa copine. Ils s'étaient sauvagement bagarrés un soir dans un maquis et tout Korhogo en avait parlé. En l'espace d'un an après son arrivée, Laverdure avait fini avec la moitié des femmes de la ville. Dans cette même période, il avait été à deux doigts de se faire expulser parce qu'il était allé trop loin dans son obsession. Il avait couché avec la femme d'un dozo, qui furieux, avait menacé de le faire périr et de faire périr toute sa descendance. Toute la confrérie dozo s'était réunie pour juger l'affaire. Tous étaient unanimes et demandaient sa tête. Tanguy avait imploré leur clémence en pleurant à chaudes larmes et en se roulant par terre. Mais on l'avait menacé de le tuer aussi s'il ne restait pas en dehors de ça. Il avait fallu l'intervention de plusieurs confréries de sorciers européens et américains pour que la tension baisse. Pour laver l'affront, les dozos avaient demandé une colombe vierge pour marquer leur volonté d'aller à la paix, un singe sourd, muet et aveugle de

naissance pour dire qu'ils feraient comme s'il ne s'était rien passé, qu'ils n'avaient rien vu, rien entendu et qu'on évoquerait plus jamais cet incident. Pour finir, tout ceci fut assorti d'une amande de six millions de francs CFA. Laverdure avait eu chaud, mais ça n'avait pas été suffisant pour le calmer. Il savait parler aux femmes et il en avait enceinté beaucoup. Korhogo était rempli de petits métis à cause de lui. Le réceptionniste de mon hôtel était son septième garçon. Je compris pourquoi pendant qu'on allait retrouver Tanguy, sur le trajet qu'on faisait à pied, tout le monde le saluait en disant « *Bonjour mon beau* ». Tout comme Tanguy, il refusait aussi d'aller à la retraite. Il disait qu'il souhaitait mourir en faisant ce qu'il savait faire de mieux dans la vie, en pilotant un avion. « *Rappelle-moi de ne jamais monter dans ton avion alors* », dis-je avec un petit frisson dans le dos. Lui et son ami se mirent à rire. J'en fis autant, mais mon rire était jaune. Je ne trouvais pas ça vraiment drôle. Et si ce jour, il se trouve qu'il n'est pas seul dans son avion et puis son cœur s'arrête subitement en plein vol, les autres passagers font comment ? Il me rassura en disant qu'il se portait bien et que s'il devait crever aux commandes d'un avion, ça n'était pas pour maintenant. Malgré ça, je déclinai poliment sa proposition de me ramener à Abidjan. C'était tentant mais dans la vie, il y a des risques que je préfère ne pas prendre.

- « Tu seras à Abidjan en une trentaine de minutes au lieu de te taper plusieurs heures en car », me dit-il pour me convaincre

- « Ça ne fait rien, répliquai-je, j'aime profiter du paysage ».

Le corridor de Gesco. Il n'y a rien de telle que de franchir cette étape après plus de huit heures passées dans

un car. Il était déjà vingt-trois heures. J'avais espéré arriver un plus tôt pour avoir le temps de rencontrer Sammy et Scoubidou. Ils étaient les suivants dans mon planning. On s'était parlé Sammy et moi quand le car sortait de Bouaké. Il se faisait tard, mais je lançai son numéro à tout hasard. Il ne dormait pas. Il y avait de la musique et beaucoup de bruit autour de lui. Il me demanda de le retrouver au Tôdjô à Adjamé. Je connaissais bien cet espace avec ses nombreux maquis et ses bars. Un coin très ambiancé avec une gastronomie de haut niveau. Ça tombait bien parce que j'avais la dalle. Quelle ne fut ma surprise quand je le trouvai au four et au moulin derrière un étalage de viande avec des poulets dévêtus et précuits. Il vendait choukouya devant un bar. Apparemment, ça marchait bien parce qu'il y avait du monde qui attendait d'être servi. J'entendais certains qui parlaient de son piment. De toute évidence, c'est ça qui attirait les gens. Il se chargeait de la cuisson et Scoubidou de l'emballage. Ils avaient l'air bien organisés en tout cas parce que le service était assez rapide. Je me demandai alors à quel moment on allait bien pouvoir nous entretenir. Je proposai alors de rentrer me débarbouiller et revenir après. Je suis un couche-tard, donc ça ne me dérangeait pas de me pointer même à quatre heures ou cinq heures du matin. Mais Scoubidou me rassura. Ils avaient pratiquement fini. Une autre équipe s'apprêtait à prendre la relève pour vendre jusqu'au petit matin. Le moment venu, ils suggérèrent de faire l'entretien chez eux à la maison. Je n'y trouvai aucun inconvénient jusqu'à ce que le taxi s'arrête devant une maison bizarre quelque part au Plateau. Ils étaient les seuls à habiter dans le coin. Les trois ou quatre maisons voisines étaient vides. Ces maisons n'avaient pas bonne réputation. Elles étaient hantées. C'est en tout cas l'image qui était collée sur elles

depuis des années. Je me demandais comment on pouvait vivre dans un endroit pareil, surtout deux grands peureux comme Sammy et Scoubidou. Ils m'expliquèrent après qu'ils ne payaient rien comme loyer. Le propriétaire était trop gentil d'après eux. Je ne sais plus combien de temps j'ai hésité avant de me décider à entrer.

Nous primes place sur la terrasse et Sammy sortit une bouteille de whisky déjà entamée et chacun se servit un verre. A peine l'entretien avait commencé que j'entendis du bruit dans la cuisine. Je leur demandai s'ils avaient d'autres locataires dans la maison, genre leurs femmes, des cousins, des neveux, quelques chose comme ça. Ils me dirent qu'à ce moment précis, on n'était que trois. « *Nos épouses sont en voyage avec les enfants* », dit Sammy. Celle de Scoubidou était à Man et l'autre à Aboisso. Quand je demandai qui était dans la cuisine, ils me répondirent presque à l'unisson :

- « Mon cher, c'est comme ça les souris nous fatiguent toutes les nuits »
- « Les souris ? », m'étonnai-je
- « Oui, c'est ici qu'elles viennent laver leurs assiettes », dit sereinement Scoubidou
- « C'est leur heure ça », compléta Sammy
- « Et ça ne vous dérange pas qu'elles viennent comme ça tous les soirs ? »
- « Si si, mais on va faire comment ? », répondirent-ils encore ensemble avec un air résigné
- « Je suppose que c'est le propriétaire qui vous a dit que ce sont des souris, n'est-ce pas ? »
- « Oui, tout à fait, répondit Sammy, comment tu as su ça ? »
- « Comme ça, juste une intuition. Et les portes qui claquent seules, il vous a dit que ce sont les souris aussi ? »

- « Non, ça ce sont les courants d'air », dit Sammy
- « Il y a du bon vent ici tu sais ? », ajouta Scoubidou
- « Et les pas que j'entends dans le couloir, il vous a dit que c'était quoi ? »
- « Des pas ? Quels pas ?, demanda Sammy

J'avais envie de faire pipi, mais je n'osais pas demander les toilettes, dans une maison où des souris lavaient des assiettes à deux heures du matin, en chantonnant en plus. Parce que j'entendais ça aussi, quelqu'un qui chantait mais doucement. Mon regard se porta à tout hasard vers la sortie. Je n'arrivais plus à me concentrer. Les deux me racontaient leur vie, mais mon esprit était ailleurs. Sammy se leva un moment pour aller chercher de la glace dans la cuisine, mais il revint en courant. Je ne cherchai même pas à comprendre. Je pris mon dictaphone et je descendis de la terrasse en sautant toutes les marches. Je crois qu'il y en avait six ou sept. Je me tordis légèrement la cheville en atterrissant, mais la priorité, c'était de quitter les lieux, donc je n'y fis pas attention. Scoubidou était déjà dehors alors que j'étais certain d'avoir démarré avant lui. Quand on s'arrêta tout essoufflés, on avait couru sur une vingtaine de mètres. Sammy tremblait en respirant fort pendant que Scoubidou s'appuyait sur lui et demandait :

- « Qu'est-ce qui s'est passé Sammy »
- « Mon frère, ce que j'ai vu là-bas, c'était pas souris au nom de Dieu »
- « Mais c'était quoi alors, il faut parler ! », insista Scoubidou
- « Je n'en sais rien, mais ça ne ressemblait pas à souris en tout cas »
- « Bon, moi je rentre chez moi, coupai-je, on reprendra l'entretien une autre fois et ailleurs ».

Ils me supplièrent de les héberger pour cette nuit. Il n'était pas question pour eux de passer une nuit de plus dans cette maison qu'ils habitaient depuis seulement une semaine. Et moi qui croyais qu'ils étaient là depuis plus longtemps. Sammy se palpa et constata que son téléphone était resté sur la petite table à la terrasse. A la question que je lui posai, de savoir s'il n'allait pas le chercher, il me répondit : « *Non non, ça ira, demain je m'en achète un autre* ».

Sammy avait commencé comme boucher au forum d'Adjamé. Il travaillait pour quelqu'un qui ne le payait pas correctement. Il avait alors démissionné et s'était lancé dans le métier de docker au port. Mais c'était un travail qui n'était pas fait pour lui. Il était beaucoup trop maigre et il s'écroulait très souvent sous le poids de ses charges. Il lui fallait trouver un boulot moins exigeant physiquement et il avait sollicité l'aide d'un ami pour lancer son commerce de choukouya. Au début, c'était facile, il arrivait à s'en sortir tout seul. Mais quand il commença à avoir beaucoup de clients, il eut besoin d'un second, d'un assistant et il fit alors appel à son vieux pote Scoubidou qui ne travaillait pas et qui passait son temps à vagabonder avec d'autres chiens. C'était il y a quinze ans. A cette époque, ils avaient aménagé ensemble dans un entrer-coucher à Williamsville. Leur commerce marchait bien, à tel point qu'ils avaient déménagé pour s'installer à Adjamé, dans un appartement plus spacieux. C'est là-bas qu'ils avaient rencontré les femmes qui partagent leurs vies aujourd'hui. Sammy s'était marié en premier et Scoubidou ensuite, deux mois après. Ils avaient le même nombre d'enfants, six chacun et ils ne comptaient pas s'arrêter là. A un moment donné, ils avaient été obligés de se séparer pour se prendre chacun une maison. Tout allait

bien jusqu'au jour où ils se disputèrent chacun avec son épouse à cause de cette fameuse maison hantée. Elle est si grande qu'elle peut accueillir même trois familles comme les leurs. Seulement voilà. Les femmes n'étaient pas d'accord pour ça. Vivre tous ensemble dans la même maison. Pour eux c'était une belle opportunité parce qu'ils ne payaient pas de loyer. Je les trouvais quand même un peu naïfs et bêtes de croire que quelqu'un pouvait leur céder sa maison aussi simplement, ici, à Abidjan. Une si grande maison qui, en temps normal, pourrait coûter le million par mois. Ils s'y installèrent en se disant que leurs femmes allaient changer d'avis et revenir. Eux qui sont si peureux, je me demande encore comment ils ont fait pour tenir une semaine dans une maison aussi lugubre et pleine de fantômes. Beaucoup de gens disent que les fantômes, ça n'existe pas. En tout cas, moi je n'ai pas attendu d'en avoir un en face de moi pour vérifier ça. Je veux bien entrer dans l'histoire, mais pas en démontrant que les fantômes existent ou n'existent pas. Non merci ! Sammy seul sait ce qu'il a vu dans la cuisine. Je ne lui ai pas demandé et je ne tiens même pas à le savoir. Je lui ai juste dit que la prochaine fois qu'on lui dira que des souris font la vaisselle, qu'il fasse l'effort de ne pas croire à ça.

Mon retour de voyage fut difficile. Ma dulcinée était folle de rage. Pourtant, je lui avais bien dit que je partais pour deux jours. Je ne comprenais vraiment pas sa colère. Elle aurait voulu que je fasse un aller-retour le même jour et me faisait une scène de jalousie que je trouvais déplacée. Pour elle, j'en profitais pour faire des escapades avec mes « gos ». Où est-ce qu'elle allait chercher des bêtises pareilles. Les femmes sont parfois indiscernables quand elles le veulent. Elle n'était jamais

allée à Korhogo et n'avait donc aucune idée du trajet et de sa durée. C'est pour ça qu'elle réagissait comme ça. Je lui demandai d'avoir le moral parce que je devais m'absenter encore deux ou trois jours pour aller à Méagui, à la rencontre de Gargamel et de ses pires ennemis, les schtroumpfs. Ceci provoqua un petit palabre et elle me rétorqua qu'il fallait que moi aussi j'ai le moral. Je me demandais ce qu'elle voulait dire par là et c'est le soir, à la veille de mon départ que je compris. Elle se mit dans une robe de nuit que je n'avais jamais vue, une robe hyper sexy, tellement sexy que ma température corporelle changea en une fraction de seconde. Tout était fait exprès pour me rendre fou. Sa démarche de gazelle, sa voix devenue soudain plus douce et plus sensuelle que d'habitude, sa façon de se coucher en me donnant dos et en bougeant langoureusement. Je ne pus me retenir plus longtemps. Je mis un terme à ma conversation sur WhatsApp et je m'approchai d'elle pour entamer une série de câlins. Au début, elle se laissa faire et mes caresses gagnaient en intensité quand elle se retourna et me menaça de me donner un coup de poing si je ne la laissais pas tranquille. Je restai bouche ouverte et la regardai sans comprendre. Enfin, disons que je faisais exprès de ne pas comprendre et c'est d'une voix qui suppliait presque que je me plaignis :

- « Bébé, tu ne vas pas me laisser comme ça quand même ! »

- « Si, si, je vais me gêner, répondit-elle en me montrant son poing »

- « Bébé, je ne te connais pas comme ça, toi habituellement si douce, qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ? »

- « Il m'arrive que je ne suis pas contente. Et arrête de m'appeler bébé s'il te plaît »

- « Mais je t'ai toujours appelée comme ça, de t'appeler comment maintenant ? »

- « Il ne faut pas m'appeler, laisse-moi dormir ».

J'étais blessé dans mon amour-propre. Ma propre copine, que j'ai draguée comme il se doit, j'étais obligé maintenant de la « manager » pour avoir un peu d'intimité avec elle. Dans quel monde vivons-nous ? Pendant près d'une heure, je fis tout pour la raisonner, l'amadouer en lui promettant je ne sais plus trop quoi, mais rien. Il suffisait que je la touche pour qu'elle tape ma main. Meurtri jusque dans ma chair, je me résignai voyant qu'il n'y avait rien à faire. « *Bon ok, je vais dormir* », dis-je dans un ultime espoir de la voir changer d'avis. Mais c'était mal la connaître. « *Oui, c'est ça, bonne nuit* », me lança-t-elle sans même se retourner. C'est fou ce que j'ai eu mal cette nuit-là.

A six heures du matin, je fus réveillé par deux choses. Mon réveil qui sonnait tous les jours à la même heure et les caresses de ma chérie qui était collée à moi. Je me mis à sourire intérieurement. C'est là que je l'attendais à mon tour. Elle oubliait que j'étais plus rancunier qu'un chameau. Elle faisait partie de ces femmes qui sont convaincues que le socle d'une excellente journée, c'est une bonne partie de jambes en l'air au réveil. Malgré ses caresses pourtant si délicieuses, je fis tout mon possible pour que « le moteur ne démarre pas ». Ça ne fut pas facile, je dois le reconnaître. Excédée, elle souleva le drap et me demanda :

- « Qu'est-ce qu'il a ce matin celui-là ? »

- « Tu ne sais pas ? Celui-là est encore frustré », répondis-je en descendant du lit.

Une heure après, avant de sortir de la maison, je la pris dans mes bras et lui fis un gros câlin. J'avais quatre

heures de route à faire et je voulais arriver à Méagui pile à l'heure du déjeuner.

- « A dans trois jours bébé », dis-je

- « Bon voyage chérie, répondit-elle avec une teinte de tristesse dans sa voix.

J'avais raté le départ de sept heures et il n'y en avait pas d'autre avant treize heures. Zut. Qu'est-ce que j'allais pouvoir bien faire en attendant ? On était Vendredi et il n'y avait que trois départs pour Méagui. J'étais surpris parce que j'étais certain que les week-ends, il y avait plus de voyageurs et donc plus de départs. « *C'est le cas en temps normal*, m'expliqua un agent de la société de transport, *mais nous avons deux cars en panne en ce moments* ». Je décidai alors de rentrer à la maison pour prendre un bon petit déjeuner et perdre le temps. Puis, une idée folle me vint soudain et j'appelai Laetitia, mon amour.

- « Bébé, ça te dit de venir avec moi à Méagui ? »

- « Quoi ! », s'écria-t-elle

- « Il y a longtemps qu'on n'a pas fait de folie ensemble, tu ne trouves pas ? »

Elle éclata de rire et me dit qu'elle en serait heureuse mais qu'elle ne pouvait pas quitter le bureau.

- « Chérie, fais la malade, invente quelque chose, dis par exemple que tu as une migraine terrible, tes patrons te diront de rentrer à la maison, c'est sûr ».

- « D'accord, je vais essayer », répondit-elle avec un rire qui traduisait clairement sa joie et sa surprise.

Sans même m'assurer que le plan allait marcher, je pris deux tickets et partis pour la maison. Autour de onze, alors que je regardais la télé, elle arriva et se jeta sur moi toute heureuse. Cette fois-ci, « le moteur démarra » et nous fîmes l'amour au salon, dans la cuisine, dans la

chambre. Et puis vers treize heures et demis, nous sortîmes d'Abidjan, blottis l'un contre l'autre à l'arrière du car. Un week-end de rêve en amoureux s'annonçait.

Méagui était une belle petite ville. C'est dans cette localité du sud-ouest de la Côte d'Ivoire où j'avais séjourné quelques années plus tôt avec mon ami Jean-Claude Richard, que j'ai vu combien les peuples ivoiriens et burkinabés cohabitaient dans un climat hautement fraternel. C'était pendant une CAN, je ne sais plus laquelle des éditions, mais le jour de notre arrivée Jean-Claude et moi, le match à l'affiche, c'était Côte d'Ivoire – Burkina Faso. La ville était en ébullition. Avant le match, il y avait des parades en mobylettes habillées avec les drapeaux des deux pays. Et sur chaque mobylette, il y avait deux personnes. Un burkinabé qui tenait le drapeau de la Côte d'Ivoire et un ivoirien avec le drapeau du Burkina. Le match n'avait même pas encore commencé que l'émotion était déjà très forte dans les esprits. Dans le maquis où nous sommes allés suivre le match, l'ambiance était vraiment belle. Bien entendu, c'est la Côte d'Ivoire qui avait gagné, mais burkinabés comme ivoiriens, tout le monde dansait et criait comme pour célébrer une seule et même victoire, celle de la fraternité. Je n'oublierai jamais ce jour-là.

Nous arrivâmes autour de dix-sept heures trente. Laetitia avait dormi pendant tout le voyage. Après les formalités de l'hôtel, je passai un coup de fil à Gargamel pour lui dire qu'on était à Méagui. Nous convînmes de caller le rendez-vous au lendemain à dix heures.

Chapitre 6

La haine de cet homme pour les schtroumpfs était vraiment tenace. Trente années pratiquement s'étaient écoulées et rien n'avait changé dans ses plans de tous les jours : retrouver le village de ces petits êtres bleus et les manger tous jusqu'au dernier. Mais comme la victoire revient toujours aux gentils, il n'avait jamais pu faire de mal à un seul schtroumpf. Il habitait dans une zone retranchée en dehors de la ville, à l'entrée de la forêt, toujours avec Azrael. Ils étaient devenus vieux tous les deux et ne pouvaient plus courir derrière les schtroumpfs comme avant. Pendant que certains habitants de Méagui posaient des pièges pour attraper des agoutis et de gros rats, l'infâme Gargamel, lui, avait infesté la forêt de pièges à schtroumpfs. Nous n'eûmes pas de mal à trouver sa maison. Assis sur une chaise à bascule sous sa véranda, il se balançait nerveusement en fumant une pipe. Il se leva pour nous saluer mais son esprit était loin. Il nous demanda si on avait par hasard une idée de l'endroit où se trouvait le village des schtroumpfs. Je répondis que non.

- « Pourquoi les déteste-tu autant ? », demandai-je

- « Ces petits nabots bleus ? Je les haïrai jusqu'à la fin de mes jours

- « Mais pourquoi ? », insista Laetitia

- « Il n'y a pas de pourquoi, cria-t-il, je les hais c'est tout.

Rien que de les évoquer, il enrageait au point où il ne tenait plus en place. Il se leva et marcha de long large en marmonnant des choses qu'on ne comprenait pas.

- « Pardon ? », demandai-je

- « Je vais les attraper, les découper en petits morceaux, les écrabouiller et en faire un festin pour Azrael et moi »

- « Oui, mais ça fait des lustres que tu as ça en projet et tu n'y es jamais arrivé », continuai-je

- « Tu devrais peut-être passer à autre chose », suggéra Laetitia

- « Jamais !!!, cria-t-il avec des yeux rougis par une telle éventualité, ça va pas non ».

Je fis signe à ma chérie de ne plus lui adresser la parole et de me laisser parler. « *Je n'aurai de répit que quand ils seront tous dans ma marmite*, dit-il, *d'ailleurs, il est l'heure de passer mes pièges en revue. Venez* ». Il nous fit marcher pendant des heures dans la forêt. Les pièges n'avaient rien pris. Il y en avait une cinquantaine à peu près. Furieux, il jeta sa canne par terre et se mit à sauter dessus en hurlant : « *Je vous hais, je vous hais, je vous hais sales vermines* ». J'eus envie de rire, mais je fis de mon mieux pour éviter ça. Je ne voulais surtout pas le vexer et compromettre ma mission. De retour chez lui, il nous annonça qu'il allait finalement mettre à exécution un plan qu'il avait depuis longtemps. Il comptait transformer Azrael en schtroumpf et l'infiltrer comme espion. Il avait toujours hésité parce qu'il ne maîtrisait pas bien la formule. Une erreur pouvait être fatale pour le chat. Quand il entendit ça, Azrael poussa le cri dont lui seul

avait le secret et voulu s'éclipser, mais Gargamel le rattrapa.

- « Viens là espèce de vaurien, tu es incapable d'attraper un seul schtroumpf, voici l'occasion de te rendre utile »

- « Tu crois que c'est une bonne idée ? ». Je tentais juste de plaider pour le chat

- « C'est la meilleure qui soit, répondit-il l'air vraiment convaincu, si ce plan échoue, je prends définitivement ma retraite ».

Il nous demanda d'attendre dehors. Il tenait à la confidentialité de ses travaux. Au bout d'une heure, on entendit des explosions suivies d'incantations et enfin le rire sarcastique de Gargamel. Il avait fini. Il ouvrit la porte et nous présenta son chef-d'œuvre qu'il baptisa le « schtroumpf boucantier ». « *Pauvre Azrael* », me dis-je intérieurement. Sans perdre de temps, il l'envoya dans la forêt pour qu'il se fasse repérer par les vrais schtroumpfs, ce qui ne tarda pas. C'est la schtroumpfette qui tomba sur lui par hasard et le conduisit au village. Elle commença même à « tomber fan » de lui. Il attira tout de suite l'attention de tout le monde sur lui à cause de son style de star. Il placarda des affiches partout pour annoncer qu'il donnerait un spectacle dans la soirée. Tout le village se rassembla sur la place publique où un grand podium avait été monté pour l'occasion. Le plan de Gargamel fonctionnait parfaitement. Il avait prévu faire irruption dans le village pendant « le show » et capturer autant de schtroumpfs que possible. Nous étions cachés dans les buissons à deux pas du village, attendant le moment opportun. Moi, je n'étais pas inquiet pour les petits bonhommes bleus. Mon bébé Titi pareil (c'est comme ça que j'appelais ma chérie). Gargamel avait toujours des plans foireux et celui-là n'allait certainement pas faire l'exception. Et nous avons bien raison. Le maître de

cérémonie c'était le schtroumpf à lunettes. C'est devant une foule en liesse qu'il annonça l'arrivée sur scène de l'artiste. Le schtroumpf boucantier apparut sous les ovations nourries du public et commença : « *Aaaaaah yayaye, les gens n'aiment pas les gens...* ». Il n'eut pas le temps d'aller plus loin. L'effet de la formule magique commença à s'estomper et Azrael retrouva peu à peu son aspect de chat. Inutile de vous décrire la débandade qui s'en suivit. Gargamel était hors de lui. Il ne put même pas attraper un seul schtroumpf. Il voulait tuer Azrael. Plus tard, il se rendit compte qu'il avait confondu les formules. Il y avait celle de douze heures, celle de vingt-quatre heures et la formule illimitée. C'est cette dernière qu'il devait prononcer et il s'était trompé en disant la première. Il s'en voulait à mort. Il s'insultait lui-même, se cognait la tête partout, shootait tout ce qui se trouvait en travers de son chemin. Affalé sur sa chaise à bascule, il me dit :

- « Mon petit, je crois qu'il est temps que je prenne ma retraite, j'arrête de traquer ces maudits schtroumpfs »
- « Oui, je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire », acquiesçai-je.

Le vieux sorcier ne voulait pas se retirer de la scène en toute discrétion. Il décida d'organiser le lendemain même une grande fête qu'il appela « Le jubilé de Gargamel ». Tout Méagui fut informé et convié. Même les schtroumpfs étaient invités. La fête draina du beau monde en tout cas. Même les sorciers des villages environnants ne voulurent pas se faire conter l'événement. Eux qui s'étaient fâchés contre Gargamel quelques temps avant parce qu'il avait refusé de partager son savoir avec eux. Ils étaient tous là pour lui rendre un vibrant hommage. Titi et moi arrivions à la fête juste au moment

où la foule scandait : « *Un discours, un discours, un discours* ». Gargamel prit le micro et fit un petit speech : « *Chers amis, chers frères et sœurs, chers collègues sorciers, je vous salue. J'ai consacré ma vie à lutter pour le massacre de ces sympathiques bonhommes qu'on appelle les schtroumpfs. Dieu merci, mes plans ont toujours échoué parce que ce sont des gens bien. J'ai perdu mon temps et mon talent de sorcier en cherchant à leur nuire alors que j'aurais pu exceller dans d'autres secteurs d'activités comme manger les gens, provoquer les échecs scolaires de nos enfants, empêcher nos frères et soeurs de construire, « gbasser²³ » les gens en désordre et pleins d'autres choses plus intéressantes. Maintenant, je suis un vieil homme et je suis fatigué. Comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, j'ai décidé à partir d'aujourd'hui, de donner ma vie à Jésus* ».

Il y eut un tonnerre d'applaudissements d'un côté et des murmures accompagnés de grognements de l'autre. Au milieu du brouhaha, je pus saisir la réplique de quelqu'un qui disait : « *Un bon sorcier comme ça, il va faire Jésus va le gâter* ». Il y avait à manger et à boire pour tout le monde. On se demandait, ma chérie et moi, où Gargamel avait sorti l'argent pour recevoir tout ce monde. Pendant qu'on échangeait avec des jeunes du coin, je vis le Grand schtroumpf et Gargamel en train de rire aux éclats en tombant l'un sur l'autre et se faisant des selfies pendant que d'autres schtroumpfs jouaient avec Azrael. Une belle image que j'aurais chopée volontiers si mon téléphone n'était pas resté à l'hôtel. Le disc-jockey enchaînait de belles sélections musicales et une vue panoramique me permit de voir que tout le monde avait le visage illuminé par un rire ou un simple sourire.

²³ *Gbasser : Jeter un sort*

L'ambiance était vraiment belle et je voyais Gargamel qui saluait ses invités ça et là. Quelqu'un me prit par le bras comme pour m'arracher à mes pensées et me tira sur la piste de danse. C'était la schtroumpfette. Je jetai un coup d'œil derrière moi et vis ma dulcinée qui se laissait aussi entraîner par le schtroumpf bricoleur. La fête était vraiment lancée et continua comme ça jusqu'au petit matin. Dès les premières lueurs du jour, les invités qui avaient survécu à cette nuit bien arrosée furent invité à manger un bon placali ou un zéguen original. Je me retrouvai assis près du Grand schtroumpf et j'en profitai pour savoir un peu sur lui et sa communauté. Il n'y avait pas grand-chose à dire sur eux. Ils avaient toujours mené une existence tranquille enrichie par les attaques de Gargamel qui venaient pimenter leurs journées de temps en temps. Il m'avoua qu'il avait un petit pincement au cœur et que tout cela allait lui manquer un peu.

Le week-end « méaguien » fut très enrichissant et chargé d'émotions. Nous arrivâmes à Abidjan autour de vingt-deux heures le dimanche. J'étais si fatigué par la fête et le voyage que je décidai de faire une petite pause de trois jours avant de continuer mes consultations. Mon téléphone n'arrêtait pas de sonner. Kimbo m'appelait tout le temps pour savoir où j'en étais dans le travail, Actarus et Candy s'énervaient et se disaient frustrés parce que je ne les avais pas mis en priorité dans mon planning. Pour les calmer, je dus leur dire que j'avais décidé de garder les meilleurs pour la fin. Ceci les flatta tellement qu'ils me dirent de prendre mon temps finalement. Ils aimaient bien les honneurs ces gens-là. Quand je repris du service, j'appelai d'abord Spectroman pour voir sa disponibilité. C'est comme ça que nous avons toujours prononcé son nom sinon c'est Spectreman. Il me répondit qu'il

m'attendait depuis longtemps. Il n'était pas très content non plus que j'aie mis tout ce temps pour l'appeler. Il me laissa entendre que le lendemain, il devait aller à des funérailles à Adaou, un petit village de la commune d'Abengourou (à ne pas confondre avec celui d'Aboisso) et qu'il serait bien qu'on se voit séance tenante. Nous convînmes alors de nous retrouver à la gare de Bassam à Treichville. C'est son lieu de travail. Comme beaucoup d'autres, il ne voulait pas se déplacer pour venir vers moi. Je ne dis rien. J'appelai juste le Président Kimbo pour lui dire que ma facture sera plutôt salée. Parce que tous ces déplacements étaient à ma charge et rare sont ceux qui me donnaient un petit « quelque chose » à la fin de mes visites.

La gare de Bassam était très animée comme d'habitude. A peine descendu du taxi, je remarquai un attroupement avec des gens qui criaient : « *Faut le dja*²⁴ ». Spectroman était au milieu de cette foule en train de tabasser un commerçant sénégalais qui raquettait tout le monde pour le compte de Docteur Gori. J'intervins aussitôt et réussit à tirer le malheureux des griffes de Spectroman.

- « Tu me dois la vie », lui dis-je

- « Au nom de bondjé²⁵, moi-même je connais ça, mon patron va te payer inchallah ».

Je fis de mon mieux pour raisonner Spectroman et l'entraînai dans un petit maquis juste à côté. Il était vraiment en colère.

²⁴. *Faut le dja* : Il faut le tuer

²⁵ *Bondjé* : Bon Dieu

- « Ils exagèrent à la fin ces gens-là, s'indigna-t-il, déjà qu'on ne gagne rien, on doit partager le peu qu'on a avec eux, ça veut dire quoi ça »

- « Qui sont-ils », demandai-je comme si je pouvais faire quelque chose

- « C'est ce Docteur Gori et sa bande là. Si c'est pas les policiers qui nous embêtent sur la route, c'est lui et ses imbéciles de syndicalistes qui viennent nous embrouiller ici chaque matin ».

Il vida rapidement deux verres de « tchapalo²⁶ ». J'eus un peu peur. Déjà qu'il était fâché, je craignais que ça le rende encore plus violent. Mais cela fit l'effet contraire.

- « Ça me permet de me calmer quand je suis sur les nerfs », dit-il en rotant un bon coup.

- « Oui, je vois », répliquai-je en faisant un effort surhumain pour ne pas froisser la mine. J'avais pris toute la puanteur du rot en plein visage.

Apparemment, ça ne faisait pas que le calmer, ça le rendait jovial aussi. Pendant qu'il me parlait de lui, il ingurgita encore une quinzaine de verres. Tout ça à mes frais bien entendu.

Cela faisait vingt-trois ans qu'il exerçait le métier de transporteur. Il avait commencé comme chauffeur de gbaka sur la ligne Adjamé - Yopougon avant de conduire un gros car de transport qui reliait Abidjan à Samatiguila. Ensuite, il s'était retrouvé au volant de son propre wôrô-wôrô sur la ligne Cocody - Angré. Après un accident grave qui l'avait contraint à un repos prolongé, il avait repris du service en conduisant un gbaka sur le trajet Abidjan - Bingerville. Aujourd'hui, il avait huit 504 sur la

²⁶ *Tchapalo : Bière de mil ou de sorgho*

ligne Abidjan – Bassam et il en conduisait une lui-même. Quand je voulus parler de Docteur Gori, il me coupa net :

- « Pardon, je n'ai pas envie de parler de ce gars « soyé²⁷ » là.

- « Pourquoi ?, insistai-je, tu avais eu raison de lui pourtant, tout Abidjan en avait parlé »

- « C'est ce que je croyais, mais depuis un moment, il est revenu avec un syndicat qu'il a créé juste pour soutirer de l'argent à tous les commerçants du coin »

- « Mais pourquoi tu ne le chasses pas après l'avoir bien frappé ? »

- « A mon âge-là ? Je ne suis plus le héros que tu as connu mon petit, mes os ont vieilli »

- « Oui, mais lui aussi il a pris de l'âge, il n'a plus la vigueur de ses vingt ans non plus »

- « Laisse ça fiston, c'est sur les gens normaux que je peux encore gérer ».

A l'extérieur du maquis on entendit un remue-ménage. Tout le monde parlait fort et en même temps. Les esprits étaient surchauffés. Nous sortîmes pour voir. C'était Docteur Gori en personne qui était à la base de tout ce bruit. Il était venu secourir son agent avec une bande de petits délinquants armés de machettes, de couteaux et de gourdins. C'était ces gamins que le monde entier connaissait sous l'appellation de « microbes » et qui s'étaient tristement illustrés ces dernières années. Spectroman laissa échapper : « *Aaah, Docteur Gori aussi ooh !* ». Je pouvais voir la peur dans ses yeux. Ils étaient venus pour lui, pour lui demander des explications qui allaient sûrement finir dans le sang. Lui qui avait vaincu les monstre les plus effrayants de la planète, aujourd'hui,

²⁷ *Soyé : Se dit de quelque chose ou quelqu'un de nul*

son cœur battait devant des enfants de rien du tout. C'est fou ce que l'âge peut parfois nous trahir. Je décidai de prendre le devant des choses et lui demandai de s'asseoir dans le maquis et de ne pas bouger. J'avais un plan en tête. Je lui demandais seulement de confirmer tout ce que j'allais dire à mon retour. Je me faufilai au milieu de la foule jusqu'à me retrouver en face de ce vieux voyou, moitié homme, moitié singe, Docteur Gori je veux dire.

- « Bonjour vieux père », dis-je avec beaucoup d'humilité

- « Tu es qui toi », questionna-t-il sur un ton agressif

Un de ces microbes s'approcha et me donna un coup sur la tête en disant : « *éloigne-toi de notre chef* ». Le regard que je lui portai était si lourd qu'il recula tout seul, sans que je ne le touche. J'eus une envie folle de lui faire avaler sa machette, mais je me retins. J'étais là pour arranger les choses, pas pour tout gâter.

- « Vieux père, dis-je en m'adressant à nouveau à Docteur Gori, c'est moi Coco Joyce, je suis le président de ton fan-club, section Angré »

- « Ah bon », répliqua-t-il en montrant plus d'intérêt

- « Oui, on a installé le « *fan-club Docteur Gori* » dans beaucoup de quartiers d'Abidjan. Actuellement, nous travaillons sur celui d'Abobo qui sera bientôt opérationnel. Je voudrais te demander juste une faveur »

- « Oui, je t'écoute mon petit », dit-il toujours avec le même intérêt.

Je lui fis savoir qu'il y avait beaucoup de bruit dehors et qu'on devrait se retirer dans le maquis pour parler en privé. Pour terminer de le convaincre, je lui soufflai doucement à l'oreille : « *Il y a plein de bonnes petites dans tous les fan-clubs* ». Il se mit à rire et me passa un bras sur les épaules pendant qu'on rentrait dans le maquis. Il ordonna à ses délinquants de se tenir tranquilles jusqu'à ce qu'il sorte. Dès qu'il aperçut

Spectroman, il s'énerva dans un premier temps et me saisit par les cols. Le temps que je m'en rende compte, mes pieds ne touchaient plus le sol.

- « Calme-toi vieux père, c'est le président national de ton fan-club qui est là »

- « Quoi !!! », s'écria-t-il en me lâchant

Je fis signe discrètement à Spectroman pour qu'il confirme ce que je disais. L'idée ne lui plaisait pas, mais il n'avait pas trop le choix. Il fallait qu'il joue le jeu. Dieu merci, je n'eus pas besoin de trop parler pour qu'il comprenne.

- « C'est vrai Docteur Gori, tu es quelqu'un que j'ai fini par admirer à force de te combattre et l'idée m'est venu de créer ton fan-club

- « Voilà, vieux père, c'est la petite surprise que j'avais pour toi », dis-je en l'invitant à s'asseoir.

Ça lui en bouchait un coin. Spectroman, son ennemi juré, aujourd'hui président de son fan-club. Incroyable ! Il était si flatté et si ému que Spectroman devint du coup son frère.

- « Pourquoi ne m'as-tu rien dit depuis mon cher frère ? Et moi qui en suis arrivé à te détester »

- « J'ai voulu le faire, répondit l'ancien cyborg, mais il faut dire que tu es un homme très occupé et pour t'avoir ce n'est pas facile »

- « C'est vrai, tu as raison, mais à partir d'aujourd'hui, je serai disponible pour vous à tout moment », reprit Docteur Gori en nous donnant à chacun une carte de visite.

Il nous suggéra d'organiser une rencontre avec l'ensemble des présidents de sections et de le tenir informé pour qu'il soit présent. Il prit aussi nos numéros de téléphone et insista pour que nous gardions le contact.

Il plongea ensuite sa main dans une poche de son grand boubou et sortit une enveloppe kaki qu'il me remit.

- « Prenez ça pour boire une bière », dit-il en se levant

- « Merci boss », dis-je pour le flatter jusqu'au bout.

Il nous donna à chacun une accolade devant les curieux qui s'étaient attroupés à l'entrée du maquis et qui, visiblement, se demandaient ce qu'on avait pu bien se dire. Je jetai un coup d'œil à l'enveloppe. Elle était bien épaisse pour une bière. Il y avait cinq cent mille francs dedans. Avant qu'on ne soit envahis par les gens, je retirai la moitié que je remis à Spectroman et nous sortîmes du maquis. Il était à la fois fou de joie et inquiet.

- « Comment on va faire maintenant pour cette affaire de fan-club ? », demanda-t-il

- « Tu connais championnat ? », demandai-je à mon tour

- « De quoi ? Ballon ? »

- « Non, répondis-je, on va le doubler et le faire espérer, c'est ce qu'on appelle un championnat de haut niveau, chaque fois qu'il t'appellera, renvoie-le vers moi ».

Chapitre 7

Le temps était assez doux en cette fin d'après-midi de samedi. Actarus m'avait donné rendez-vous chez lui à la maison, à Akouédo village. Je fus impressionné par sa cour. Elle était immense. Juste à l'entrée, il y avait deux maisons encore en chantier. Tout au fond, un grand duplex dominait fièrement le reste des maisons disposées de part et d'autre de la cour. Sur le côté droit, il y avait un hangar peint en bleu. C'est là-bas que Goldorak était « garé ». Je remarquai la présence de plusieurs femmes qui me saluaient toutes au passage avec respect. Pendant un instant, je crus que j'étais dans la cour d'une école primaire parce qu'il y avait des enfants qui jouaient et couraient dans tous les sens. Je m'adressai à une de ces dames pour m'assurer que je me trouvais au bon endroit. Elle me conduisit jusqu'au duplex où Actarus m'attendait dans son salon climatisé, drapé d'un grand pagne kita et

de sandales issus de la pure tradition Akan. Il se leva pour me faire « atouuu » (accolade). Il était si content de me recevoir chez lui qu'il sortit une bouteille d'un de ces anciens gins que les vieux utilisaient à l'époque dans les grandes cérémonies pour invoquer ou remercier les génies protecteurs. Certains s'en souviendront certainement. La bouteille était verte avec un bouchon blanc. On appelait ça le « cercueil » dans le temps je crois bien.

Profitant d'un moment où Actarus s'était levé pour raccompagner un visiteur, je promenai mon regard dans la pièce. En face de moi, il y avait les portraits de six femmes accrochés au mur. Il y en a un en particulier qui attira mon attention. Je me levai pour bien regarder. Je reçus un choc en reconnaissant Candy, la même Candy, la « go » d'Archibald.

- « Ce sont mes femmes », dit Actarus juste derrière moi
- « Quoi ! Tu as épousé six femmes ? », demandai-je les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Il éclata de rire.
- « Oui, tout à fait. Celle que tu es en train de regarder, c'est bien Candy que tu connais. C'est ma première épouse ».

J'étais stupéfait. J'avais entendu parler de son mariage il y a plusieurs années de ça, mais j'étais loin de m'imaginer que c'était Actarus qu'elle allait épouser. Il avait donc réussi à « raser²⁸ » les Anthony, les Archibald, les Alistairs, les Terry et autres « pointeurs²⁹ » de Candy. Même le petit Prince des collines n'avait pas pu conquérir le cœur de la jolie blonde aux tâches de rousseurs. Pas au point de lui passer la bague au doigt en tout cas.

- « Alors, toutes les femmes que j'ai vues en arrivant sont tes épouses ? »

²⁸ *Raser : Arracher le copain ou la copine de quelqu'un*

²⁹ *Pointeurs : Prétendants*

- « Oui, chacune à sa maison et vit avec ses enfants »
- « Et Candy ? Je ne l'ai pas vue avec les autres »
- « Mon cher, Candy est partie de la cour ça fait trois mois maintenant, quand j'ai pris ma sixième femme. Madame est fâchée. Elle dit que j'exagère alors que moi je ne compte pas m'arrêter là. Il y en a encore deux qui sont déjà callées et ça m'en fera huit ».

Je fis le rapprochement avec les deux maisons inachevées que j'avais vu à l'entrée de la cour. Il m'expliqua que les familles de ses prochaines épouses et lui-même avaient convenu de procéder aux mariages dès que les maisons seront prêtes. Les formalités étaient déjà faites et ils n'attendaient plus que ça. Je résolus d'aller voir Candy dès que j'en aurais fini avec Actarus. Quand elle m'avait appelé, elle m'avait dit qu'elle était chez sa cousine à Anyama.

Actarus devait toute sa richesse et son titre de notable (oui parce qu'il faisait partie de la chefferie) à ses nombreux exploits. Après sa grande victoire contre le grand stratéguerre (souverain de l'empire de Véga, le méchant qui créait toute sorte de golgoths), il avait été accueilli en héros par la population. Il avait eu la possibilité de retourner chez lui à Euphor, mais la planète bleue (la terre) avait conquis son cœur. Quand il avait rencontré Candy au bord de la lagune à M'pouto (C'est là-bas qu'elle vivait à l'époque), ça avait été le coup de foudre. C'est l'amour qu'il avait ressenti pour elle qui l'avait définitivement convaincu de rester sur notre planète. Elle lui avait donné trois enfants avant qu'il ne se décide à l'emmener devant le maire. Ils s'étaient alors installés à Akouédo, dans une petite maison, en attendant qu'une parcelle de terrain lui soit attribuée comme promis par les dignitaires du village. Candy s'était opposé au fait qu'il prenne une deuxième épouse, mais avec des

arguments solides, il réussit à la convaincre. Chaque fois qu'il envisageait d'en prendre une nouvelle, cela déclenchait un grand palabre. Mais elle finissait par s'y faire parce qu'il lui promettait chaque fois que c'était la dernière. Le lendemain de son sixième mariage, il s'était réveillé avec une femme en moins dans sa cour. Candy avait pris ses affaires et était partie en laissant ses cinq enfants qui sont tous grands déjà, Dieu merci. Pendant que nous échangeions, Actarus reçut un appel sur un téléphone assez bizarre. Il y en avait cinq posés devant lui. Un pour ses femmes, un pour ses maîtresses (il en avait malgré ses six femmes), un pour la chefferie, un pour le travail et un pour les cas d'urgence. C'est ce dernier qui sonna. A peine avait-il fini de dire « *allo* » qu'il se leva brusquement et s'excusa en s'éloignant. « *On me signale des golgoths au niveau de Nangui Abrogoua* », dit-il en courant. Je le vis disparaître au bout de la pièce après avoir jeté son pagne et ses sandales. Quelques secondes plus tard, j'entendis « *Métamorphose* », suivi peu après par « *Goldorak go* » (Les connaisseurs sauront le dire avec la bonne intonation). L'énorme robot sortit du hangar en flèche et se jeta dans les bras du ciel. Je sortis aussitôt de la maison et courut à la recherche d'un taxi. Il fallait que je le suive. Vivre un combat de Goldorak en direct, c'est une aubaine, ça n'arrivait pas tous les jours.

A cause des bouchons et autres chauffards qui ne savent rien faire d'autre que de gêner la circulation, j'arrivai quand les hostilités avaient été déjà déclenchées. Le boulevard Nangui Abrogoua, qui habituellement grouillait de monde, était vide. Chacun suivait la bagarre depuis un abri de fortune. Une grande explosion fit trembler le sol, m'obligeant à plonger sur le côté et à me réfugier derrière un gros camion. Tout le monde put entendre la voix forte d'Actarus qui cria : « *Tansfert* »,

ensuite « *Autolargue* » (Là encore, les initiés sauront comment prononcer). Le robot se détacha de sa soucoupe et retomba sur ses pieds. Généralement, c'est quand Actarus est vraiment fâché qu'il en arrive là, dans un corps à corps avec le golgoth du jour. J'assistais pour de vrai à un combat de Goldorak, comme dans le film. J'étais aux anges même si je n'arrivais pas à le voir en entier. Je cherchais à voir les golgoths, mais impossible, le combat était trop violent. Actarus n'y alla pas de main morte avec eux. J'entendais « *astérohache* », « *cornofulgre* », « *hélicopunch* », « *rétrolaser* », « *fulguropoing* » et pleins d'autres cris et chaque fois, c'était suivi de tremblements et d'explosions. Tout cela me rappelait ce grand « fight » qui l'avait opposé à Scaravageur, le scarabée ravageur dans le film. C'était pareil. Avec tout ce qu'on entendait, je n'osais même pas imaginer la taille des golgoths. Après les avoir tué, Goldorak reprit position dans sa soucoupe et s'envola sous les applaudissements des commerçants et de tous ceux qui étaient là. Il y avait des débris partout, des voitures écrasées, des magasins détruits. Je cherchai les cadavres des golgoths, mais il n'y avait rien. Renseignements pris, on me dit que Goldorak s'était défoulé sur des braqueurs qui avaient réussi à prendre la fuite. Il paraît même que pendant qu'il faisait tout ce tapage, ils étaient partis depuis fort longtemps.

Vu que j'étais à Adjamé, j'en profitai pour passer un coup de fil à Candy pour voir sa disponibilité et prendre un mini-car pour me rendre chez elle à Anyama. « *Tu peux venir* », me dit-elle. Elle m'indiqua où je devais descendre et envoya quelqu'un à ma rencontre. Je la trouvai en train de tresser sa cousine devant la maison. On m'apporta une chaise et de l'eau à boire. Quand je lui dis que je venais de laisser Actarus, elle me répondit par un

long « *Tchrouuuuu*³⁰ ». Je ne fus pas très surpris vu que je savais qu'elle n'était pas contente de lui. Elle me parla de lui avec beaucoup de colère dans la voix. Elle le traitait de salaud, d'infidèle, de méchant et de que sais-je encore. Elle disait qu'elle avait renoncé à beaucoup de choses pour lui, qu'elle lui avait tout donné, qu'elle s'était donnée à lui corps et âme. « *Mais monsieur est un éternel insatisfait*, dit-elle en élevant un peu la voix, *non content d'avoir « grè*³¹ *» toutes mes copines, il a fallu qu'il ajoute une autre femme entre nous* ». Elle avoua malgré tout qu'elle était folle amoureuse de lui et qu'elle comptait regagner son foyer. Je l'encourageai en lui disant qu'elle était son premier amour et qu'elle ne devait pas s'éloigner de lui comme ça, surtout qu'il s'apprêtait à épouser deux autres femmes. A ces mots, elle poussa la tête de sa cousine et cria : « *Tu dis quoi ?* ». Elle piqua une colère qui me fit franchement flipper. Moi qui voulais juste la rassurer et l'exhorter à retourner auprès de son mari, voilà que je venais de mettre de l'huile sur le feu. J'étais pourtant sûr qu'elle était au courant de ces mariages.

- « Dès demain je vais le trouver à la maison, il va me sentir ce pervers là ! », dit-elle tremblant de colère

- « Pardon, je ne t'ai rien dit, il ne faudra pas dire mon nom là-bas »

- « Fous-moi le camp, vous êtes tous pareils, vous les hommes ».

Je ne voyais pas le rapport avec moi, mais je continuai de plaider pour la calmer et pour ne pas qu'elle dise à Actarus que c'est moi qui ai vendu la mèche. Je l'avais vu s'acharner sur de simples braqueurs et je ne

³⁰ *Tchrouuuuu* : Expression de mécontentement

³¹ *Grè* : faire l'amour, coucher avec...

tenais pas à devenir sa prochaine cible. Peu à peu elle se calma et je réussis tant bien que mal à ramener un climat décontracté. Je lui jetais des regards furtifs de temps en temps et la détaillait de haut en bas. J'avais devant moi une autre star du « Club des Petits » et pas des moindres. En plein dans la quarantaine, Candy semblait beaucoup plus jeune. Il fallait un regard bien appuyé pour voir les petites rides qui parsemaient discrètement son visage. Quand elle se leva pour aller chercher quelque chose dans la cuisine, je ne pus m'empêcher d'apprécier ses déhanchements. Le mouvement de ses fesses dénonçait clairement l'absence totale de dessous sous le pagne qu'elle avait attaché. Les cinq maternités qu'elle avait connues n'avaient eu aucun effet dévastateur sur son corps. Si je ne la connaissais pas, je lui aurais donné facilement trente ans. La nuit était tombée et je décidai de rentrer sur Abidjan. C'est vrai que le trajet n'était pas du tout long, mais je ne voulais pas non plus rentrer chez moi trop tard. Sa cousine s'indigna et dit :

- « Tu t'en vas déjà ? Et moi qui voulais t'inviter au bar juste à côté »

- « Ah bon ! », répondis-je un peu dépassé.

J'acceptai en me disant que je pouvais toujours prendre le dernier gbaka vers vingt-trois heures. Ce n'est pas tous les jours qu'une inconnue m'invite à prendre un pot. Je n'eus pas la force de décliner l'invitation. Elles entrèrent dans la maison pour se maquiller un peu et quinze minutes plus tard, nous étions dans le bar en train de bavarder et de rigoler devant une bouteille de Johnny. Belle petite ambiance. Quand mon heure arriva, elles insistèrent pour que je reste encore.

- « On va te prendre une chambre à l'hôtel, chez notre ami », me dit la cousine

- « Oui, c'est bien climatisé et propre », renchérit Candy, il ne faut pas casser l'ambiance ».

Elles se levèrent et se mirent à danser. Le Disc-jockey, voyant leur inspiration, improvisa une sélection zouglou à laquelle j'étais loin de m'attendre. Quand j'entendis « *Sé ou loubá ééééh, c'est nous surchoc éééh...* », je sentis un frisson, comme si j'étais à deux doigts de tomber en transe. Je rejoignis les filles sur la piste de danse. Je suis loin d'être un bon danseur, mais à ce moment-là, face à elles, je libérai en zouglou comme jamais je ne l'avais fait. Vers une heure du matin, « alors que mon courant était coupé³² », le Dj annonça l'arrivée de Tonton Zéla, mon ami, mon jeune frère. Après une forte accolade sous les flashes des paparazzis, je conduisis moi-même l'artiste jusqu'à son salon. J'appréciais sa simplicité et son humilité. Je l'avais connu comme ça quelques années avant et le succès n'avait rien changé en lui. Il était resté le même Zéla. Cette nuit-là, il nous fit danser « cadeau ». Mon entretien avec Candy s'était transformé en fête finalement. Je finis par m'endormir dans le bar, tant j'étais « guinze³³ ». Quand j'ouvris les yeux, j'étais couché dans un grand lit. J'étais sûrement dans l'hôtel dont ces femmes m'avaient parlé. J'entendais des voix féminines. C'était leurs voix. Les rideaux laissaient passer les premières lueurs du jour.

- « Il me plait, je veux le « grè », disait une

- « Toi aussi, tu aimes trop ça, tu es mariée je te signale (c'était la voix de la cousine)

- « Et puis après ? Mon mari aime bien se taper des petites fraîches, pourquoi je ne pourrais pas en faire autant avec de petits gars frais »

³² Alors que mon courant était coupé : Alors que j'étais ivre

³³ Guinze : Ivre

- « Celui-là, ce n'est pas un petit gars frais, regarde-le bien, c'est un vieux ».

Je gardais les yeux fermés et je les écoutais. Je me sentais insulté par les propos de la cousine. Moi vieux. Foutaise ! Elle parlait comme ça, mais elle voulait de moi aussi. Elles finirent par tomber d'accord.

- « Il est soulé, on a qu'à le « prendre en train³⁴ », dit Candy

- « D'accord, dit la cousine, j'arrive, je vais chercher des capotes.

Mon cœur battait très fort. Dès que la cousine sortit de la chambre, Candy s'assit sur moi et se mit à me caresser. Je pouvais sentir sa chaleur et son excitation. Mon cœur accéléra. Elle était belle et désirable, mais je ne pouvais pas m'aventurer dans cette voie. Avoir Actarus comme rivale, non merci. J'ouvris les yeux et bondis du lit en criant : « *Mawouooooo* ». Je fis un scandale si grand que le gérant de l'hôtel vint frapper à la porte. Elle ouvrit et mentit au jeune homme en disant : « *Laisse, c'est une histoire de famille, c'est entre nous* ». Je criai plus fort, mais rien n'y fit. Le gérant repartit en me laissant à nouveau seul avec elle. La cousine revint dix minutes plus tard avec quatre boîtes de capotes. Je me débattis comme je pouvais, mais elles abusèrent de « *mouan*³⁵ » chacune à son tour. Il était dix heures quand nous sortîmes de l'hôtel. J'étais fatigué et j'avais faim. Elles m'emmenèrent chez elles et m'offrirent un attiéké poisson « neuf », avec du bon piment et une grande bouteille de fanta. Je trouvai la matinée vraiment spéciale. Je n'étais pas fâché d'avoir été abusé. Bien au contraire.

- « Il y a encore des capotes dans la dernière boîte non ? », demandai-je

³⁴ Prendre en train : viol collectif

³⁵ « Mouan » : Moi

- « Ça veut dire quoi ? », interrogea la cousine
- « C'est juste pour savoir, répondis-je, ce n'est pas bon de laisser une boîte de préservatifs à moitié vide vous savez ? »
- « On a tout utilisé », dit Candy

En partant, je les suppliai de garder le secret. Je ne tenais pas à ce qu'Actarus soit au courant de notre petite partie « d'enjaillement ». Elles m'accompagnèrent jusqu'à la grande voie et juste avant de monter dans le gbaka qui devait me ramener, la cousine glissa discrètement un bout de papier dans ma poche. C'était son numéro de téléphone.

Au milieu du trajet, le silence du gbaka fut rompu par la sonnerie de mon Iphone 26. C'était Spectroman qui m'appelait un peu affolé.

- « Coco, Docteur Gori m'a appelé dix fois, il dit qu'il n'arrive pas à te joindre depuis hier »
- « Ah bon ? Pourtant mon téléphone est ouvert »
- « Il demande quand est-ce qu'on fera la réunion avec les présidents de fan-clubs »
- « Ok, calme –toi, je vais l'appeler »

Docteur Gori était un peu fâché. Il trouvait qu'on trainait trop pour organiser la fameuse rencontre avec son fan-club. Je le rassurai en lui disant que j'avais déjà donné l'information à tous les concernés et que la réunion était imminente.

- « Ne t'en fais pas mon « Kôrô³⁶ », je gère ça
- « Ok, je compte sur toi mon bon petit »

Il fallait que je trouve une solution rapidement. Deux jours après, je résolus de l'appeler et nous décidâmes de nous retrouver au même endroit que la

³⁶ *Kôrô : Vieux*

première fois, à Treichville, gare de Bassam. Il était certain que j'allais lui dire que tout était fin prêt pour la réunion. Spectroman était déjà là et nous attendait. Je le suppliai de ne pas réagir au cas ça tourne mal. Docteur Gori arriva avec quelques minutes de retard. Je pris un air grave, comme si le ciel venait de me tomber sur la tête.

- « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en fais une tête », dit-il après les salutations

- « Je n'ai pas de bonnes nouvelles, dis-je d'une voix qui traduisait le désarroi, tu n'as pas suivi les informations ce midi ? »

- « Non, répondit-il, est-ce que moi j'ai le temps de regarder la télé ? »

- « Le Président de la république a fait une déclaration pour dire que désormais, il est formellement interdit de créer des fan-clubs et que tous les fan-clubs existants à ce jour sur le territoire ivoirien doivent être considérés comme dissouts ».

A peine j'avais fini ma phrase que je me retrouvai au sol sans comprendre ce qui m'arrivait. Il me fallut quelques secondes pour réaliser qu'il venait de me donner un sérieux coup de poing. Il renversa la table avec tout ce qui était dessus et bondit sur Spectroman qui se laissa tabasser sans réagir. Je tentai de me sauver, mais il me faucha et je me retrouvai à nouveau par terre.

- « Est-ce que c'est nous ?, demandai-je, ce n'est pas nous qui avons décidé ça, c'est le Président »

- « Mais pourquoi il a décidé ça juste au moment où je dois faire connaissance avec mon fan-club, pourquoi il est mauvais comme ça ? », cria-t-il en m'envoyant un violent coup de tête « python ».

Je m'étais attendu à un mécontentement de sa part, mais pas à ce point. Pas au point de nous faire passer un sale quart d'heure mon pote et moi. Il faut le dire sans

honte, il nous a « goguènés³⁷ » et il est parti en pleurant. Il était encore plus vilain quand il pleurait. J'eus envie de rire mais j'avais trop mal à la mâchoire et aux côtes.

- « Vraiment Coco, tu as de faux plans quoi ! », dit Spectroman en m'aidant à me relever

- « Ne sois pas ingrat vieux père Spectroman. J'ai résolu le problème, il faut le reconnaître ».

- « La prochaine fois, tu seras gentil de me dire ce que tu as en tête avant et ne plus me mettre devant le fait accompli »

- « D'accord, mais le problème, c'est que j'improviserai »

- « Tu es fou toi », dit-il en éclatant de rire.

On était sérieusement amochés, mais on était tranquilles maintenant. Cette affaire de fan-club, c'était fini.

³⁷ *Goguènés : Tabassés*

Chapitre 8

J'étais au terme de mes investigations et de la rédaction de mon livre consacré aux stars du « Club des petits ». Je tiens, à travers ces quelques lignes, à leur dire un grand merci pour leur disponibilité et l'accueil qu'elles m'ont réservé. Atalaku spécial pour la famille Barbapapa qui m'a honoré avec une fête organisée en mon honneur, ainsi que pour Candy et sa cousine, sans oublier Kita, la sœur de Kimbo. Merci encore. Je sais que je n'ai pas pu rencontrer tout le monde parce qu'il y en a que j'ai sûrement oubliés et d'autres qui ont déjà quitté Abidjan. C'est le cas, par exemple, des joueurs de Harlem globetrotters qui vivaient à Bassam. J'ai entendu dire qu'ils s'étaient bagarrés entre eux pour une affaire de femme et que chacun avait décidé d'évoluer en solo dans les pays de la sous-région.

Il est vrai que ce livre rend hommage aux acteurs du « Club de petits », mais cela ne nous empêche pas de

faire un « big up³⁸ » à d'autres anciens qui ont aussi marqué notre enfance. J'en ai rencontré quelques-uns et je vous livre ici la quintessence de leur actualité.

Starsky et Hutch :

Starsky vit ses vieux jours à M'pouto. C'est Candy qui m'a aidé à le retrouver vu qu'elle était sa voisine il y a quelques années, avant qu'elle n'épouse Actarus. Ils avaient même eu une petite aventure, mais c'était sans lendemain parce qu'il était marié à Solange, une femme jalouse et « palabreuse » à souhait, celle qui partage encore sa vie aujourd'hui et avec qui il a eu ses douze enfants. Je me demandais ce qu'ils avaient tous à faire beaucoup d'enfants comme ça. Il avait construit une grande résidence avec des studios meublés qu'il louait pour de courts ou longs séjours. Il était l'actuel chef du village.

Hutch, quant à lui, est installé depuis deux ans à M'badon où il tient son bar de strip-tease. Son coin tourne plutôt bien. Il est le seul propriétaire de bar qui déplace chaque semaine des strip-teaseuses brésiliennes, marocaines, hindoues, mexicaines, pakistanaises, chinoises et polonaises. Les jours ordinaires, c'est le mapouka d'édja qui est au menu. L'âge lui avait fait perdre sa belle silhouette d'athlète. Il a trop grossi et avec le ventre qu'il a devant lui, c'est difficile de penser qu'il avait été un grand policier dans le passé. Il vit seul dans sa grande villa parce que sa femme l'a quitté pour aller vivre avec un petit brouteur de Marcory. Ses trois garçons et ses deux filles sont tous mariés et installés chacun et chacune dans son foyer.

³⁸ *Big up : Saluer*

Lou Grant

Il a démissionné du « *Los Angeles Tribune* » il y a déjà vingt ans de ça pour s'installer au Sri Lanka où une belle Sri lankaise avait fait de lui l'heureux père de quatre enfants. Après son divorce, il était allé vivre à Bagdad avant de se retrouver à Nouakchott où il avait monté « *Lou Grant News* », son propre journal. Aujourd'hui, cet organe de presse est implanté dans huit capitales africaines et compte parmi les meilleurs du continent. Comme beaucoup de personnes de son âge, Lou Grant n'a pas échappé aux assauts des ans. Il est vieux et fatigué, mais il refuse de se retirer. Il dit toujours qu'il prendra sa retraite quand il cessera de respirer.

Sandokan, « le tigre de la Malaisie »

Il avait été pirate toute sa vie et il l'est encore aujourd'hui. Il a établi sa nouvelle base à l'île Boulay où il dirige la plus grande horde de pirates jamais vu en Afrique. Malgré ses vieux os, il est toujours en activité et très sollicité pour de nombreuses opérations mercenaires partout en Afrique. Je pensais moi-même, à un moment donné, lui faire appel pour donner une bonne correction au petit mauritanien qui nous servait de boutiquier dans notre cité. Il n'avait jamais de monnaie ce gars-là. Je m'abstins parce que pour louer les services de Sandokan, il faut avoir les reins solides. Il est trop cher. Même Bob Denard était moins cher et il faisait souvent crédit aux gens.

La famille Carrington de « Dynastie »

C'est Blake Carrington seulement que j'ai pu rencontrer. Il est devenu Révérend et co-fondateur de l'église « *La Dynastie ardente en Christ* » avec le Pasteur Steven Carrington, son fils qui est présentement en

croisade d'évangélisation quelque part en Inde. Tous les autres membres de la famille se portent bien aussi. Chacun a créé son église et ils passent leur temps à parcourir le monde pour sauver des âmes. Blake s'est remarié finalement avec Alexis, son ex-femme qu'il détestait tant. Il avait surpris Krystle (Christelle) son épouse d'alors dans les bras de Dex Dexter, ce beau cowboy charmeur. Il avait demandé le divorce « sans dindin³⁹ ».

Nous nous étions rencontrés un dimanche et il avait tenu à ce que j'assiste à son culte juste avant notre entretien. Ça avait été si intense que je n'avais pas vu passer les huit heures de prières, de chants, de danses, de prédications, de témoignages et de délivrance. Cet homme avait vraiment l'onction. Il accomplit de nombreux miracles sous mes yeux. Les sourds retrouvaient la vue, les paralytiques retrouvaient l'usage de la parole, les aveugles parlaient. Ce fut un dimanche plein d'émotions pour moi. La joie et la paix se lisaient sur les visages. L'orchestre de l'église formée de jeunes musiciens très talentueux nous fit danser à en perdre le souffle. Par moment, il m'arrivait d'oublier que j'étais dans une église et de me croire à un concert de Kanda Bongo Man ou de Zaïko Langa Langa tellement je me laissais emporter par les rythmes endiablés de « Ndomolo », de « Kwassa kwassa » et autres. Le Révérend Blake Carrington et son épouse dansaient mieux et plus que les fidèles. Ils avaient des phases que je n'avais jamais vues de toute ma vie. Au cours de la dernière heure de culte, je me retrouvai à nouveau dans le rang pour une énième quête. C'était la huitième en huit heures. Mes pauvres vingt mille francs étaient partis dedans sans que je m'en rende compte. Je

³⁹ *Sans dindin : Sans hésiter*

n'avais même plus d'argent pour mon transport. Mais j'étais tranquille. Le Révérend allait sûrement faire le nécessaire pour que je puisse rentrer chez moi. C'était mal le connaître. A la fin du culte, après notre entretien, il fouilla dans ses poches et sortit trois pièces de cent francs.

- « Prends ça mon fils, dit-il en me les tendant, et que Dieu t'accompagne

- « Trois cent ? Aaaah Homme de Dieu vous aussi ! », m'exclamai-je.

Il me laissa entendre qu'il aurait voulu en faire plus mais qu'il n'avait plus d'argent sur lui. Avec ça, je pus payer une partie du trajet en wôrô wôrô et je fis le reste à pied. Il m'appela le lendemain pour prendre de mes nouvelles et pour m'inviter au culte du dimanche suivant. Je lui dis que j'en serais ravi et lui promis d'être là. « *C'est non qui envoie palabre* », a-t-on coutume de dire. Je ne pus m'empêcher de lui répondre intérieurement : « *Si tu vois mes pieds chez toi encore, il faut les couper* », et je fis suivre ça d'un bon « tchrouuu ». Sans ça, l'expression ne prend pas tout son sens.

Adam Mashall de « Générations »

Il est devenu FRCL. Je l'ai croisé par hasard un soir au kiosque en train de boire un café, il était de garde ce jour-là. Notre échange fut bref parce que le véhicule de ramassage ne mit pas beaucoup de temps pour passer le prendre. Il put quand même en quelques minutes me donner de ses nouvelles et me parler un peu de certains de ses compagnons de cinéma. Il avait fait partie des mercenaires de Sandokan, mais après plusieurs opérations exécutées avec brio, il avait quitté le groupe parce que Sandokan ne payait pas ses gars. Et pourtant, ce n'est pas l'argent qui manquait. Comme lui, beaucoup était partis de l'île Boulay pour essayer de se trouver un autre job.

C'est comme ça qu'il s'était retrouvé dans l'armée. Il avait effectué un nombre incalculable de missions à travers la Côte d'Ivoire. Il avait même rencontré le Général de brigade Haddock, le pote de Tintin, lors d'une opération dans la zone de Toroguhé ainsi que Tanguy et Laverdure à Korhogo. Il me confia qu'il avait justement joué un grand rôle dans le dénouement de l'affaire qui avait opposé Laverdure à la confrérie des dozos. Son aventure avec Doreen Jackson s'était soldée par un mariage et la naissance de quatre garçons. Elle n'avait pas aimé l'idée qu'il devienne FRCI. C'est pourquoi quand elle l'avait vu en treillis pour la première fois, elle avait demandé le divorce. Elle exerce aujourd'hui comme sage-femme dans un hôpital à Grand-Lahou. Maia, son amour de jeunesse vivait maintenant à Man avec son mari Libanais et ses enfants. Il avait complètement perdu le contact avec les autres.

Will, le prince de Bel-Air

C'est un artiste de renommée nationale aujourd'hui. Il se produit en spectacle tous les dimanches dans une grande discothèque quelque part à Yopougon. C'est là-bas qu'il m'avait donné rendez-vous quand j'ai demandé à le voir. Ce jour-là, je suis arrivé quand il était déjà sur scène. Je me souviens que c'était un fana de hip-hop. J'ai été donc un peu surpris de le voir converti en zouglouman. Je dois reconnaître qu'il n'est vraiment pas mal, surtout en wôyô⁴⁰. Il a une voix faite pour le zouglou et une bonne technique de chant qui lui permet d'improviser efficacement. Il avait touché à un peu de tout dans le milieu de la musique. Il y a plusieurs années de cela, il avait fait des featurings avec des noms bien

⁴⁰ *Wôyô : Zouglou pur, underground*

connus comme Dodo Lather, John Djongoss, N'Guess Bon Sens, Koudou Zebless, Titus et bien d'autres. Il avait même fait les cœurs de « Marilou », la célèbre chanson de Jack Traboulsi. Quand il a quitté le hip-hop, il s'était lancé, à un moment donné, dans le couper-décaler. Mais le « championnat » était trop fort pour lui. Il avait donc vite renoncé pour se tourner vers le zouglou où franchement, il excellait.

Il me parla brièvement de son cousin Carlton et de ses cousines Ashley et Hilary. Ils se portaient tous bien, même si leur petite famille avaient connu de grandes turbulences. En effet, Jeffrey, le majordome, et Hilary étaient tombés fous amoureux l'un de l'autre. Personne ne sait comment c'est arrivé. Monsieur et Madame Banks, les parents de Hilary s'étaient opposés à leur union. Ils avaient donc fui Los Angeles pour se marier en Afrique et c'est la ville d'Agnibilékrou qui les avait accueillis. Les parents de Hilary avaient fini par comprendre que leur fille était vraiment amoureuse et ils avaient accepté la situation. Jeffrey gère maintenant un hôtel et c'est avec ça qu'il s'occupe de sa famille. Heureusement pour lui, Hilary avaient abandonné ses vieilles habitudes de petite bourgeoise et elle le soutenait avec son commerce de dèguè qui marchait plutôt bien. Sa petite sœur Ashley vit maintenant à Bamenda au Cameroun avec son mari et ses enfants. Elle en avait treize au total (je n'exagère pas je vous assure).

La famille Ewing de « Dallas »

Je n'ai pu rencontrer que quatre membres de cette famille. Ça n'a pas été facile. Je ne sais pas si leurs puits de pétrole ont séché, mais en tout cas, beaucoup d'entre eux ont abandonné le Texas pour s'installer en Afrique,

précisément en Côte d'Ivoire, et se sont lancé tête baissée dans le commerce de produits vivriers. Le piment et l'oignon sont les spécialités de Bobby Ewing. Son frère JR règne depuis longtemps en maître absolue sur la culture des féculents (taros, ignames, maniocs et autres). Il est installé actuellement à San-Pedro et fait la navette entre cette ville et celle de Bouaflé où il a aussi une grande maison. Cela lui permet de mieux suivre ses différentes plantations, surtout sa plantation personnelle d'igname. Il ne mange que ça. Il déteste toujours autant sa belle-sœur Pamela. Son ex-femme Sue Ellen n'est plus alcoolique. Elle s'est remariée à un grand chasseur Koyaka et vit à Sounougoubakan dans la région de Mankono. Ses deux champs de tomate et de gombo l'occupent beaucoup et lui rapporte assez d'argent pour soutenir son mari dans les dépenses du foyer. Il y a quelques années de ça, elle conduisait elle-même le camion qui livre ses produits à Abidjan. Aujourd'hui, l'âge l'oblige à confier cette tâche à quelqu'un d'autre.

Pamela, la femme de Bobby avait demandé le divorce cinq ans plutôt parce qu'elle s'était laissée emballer par un jeune danseur congolais qu'elle avait vu à l'œuvre lors d'une soirée rumba chez Polo Santa, à Menekré. Ses jeux de reins pouvaient la rendre folle, que ce soit sur scène ou dans leurs moments les plus intimes. Plus tard, elle comprit qu'il n'y a pas que les prouesses rénales qui donnent un sens à la vie d'un couple. Elle se tapa six autres danseurs pour s'en rendre définitivement compte. Elle dû tuer deux bœufs et un coq blanc pour que Bobby accepte de la reprendre. Il l'avait ensuite aidée à faire ses champs d'aubergine, de carotte et de cola.

MacGyver

C'est tout à fait par hasard que je l'ai croisé au plateau, à la gare des pinasses, ces pirogues à moteur qui permettent aux abidjanais de traverser la lagune Ebrié pour vaquer à leurs occupations. Il s'apprêtait à embarquer pour Abobo-Doumé. C'était mon unique chance de parler avec lui. Je passai un bon moment à regarder cette pinasse avant de monter. Je n'avais pas d'autre choix. Je ne pouvais pas le laisser partir comme ça. C'est vrai que je nage aussi bien qu'un petit poisson, mais je ne tenais pas à le faire au beau milieu de la lagune. Quand tu as vu des films d'horreur comme, entre autres, « *Les dents de la mer* », même le plus paisible des marigots ne te donnera jamais envie de nager. Je n'avais pas vraiment confiance en ces embarcations.

Tout le monde avait reconnu MacGyver. C'était quand même une célébrité. Il ne me raconta pas son histoire à moi seul puisque tous les autres passagers avaient les oreilles tendues vers lui. Même le conducteur de la pinasse fit exprès de ralentir pour ne pas qu'on arrive avant la fin de l'histoire. Le bricoleur de génie nous raconta ses dernières aventures et s'arrêta à celle qui l'avait obligé à prendre sa retraite. Il avait été électrocuté par une de ses « inventions ». Un bruit bizarre dans le moteur nous fit tourner la tête vers le conducteur de façon synchronisée. Un deuxième, puis un troisième bruit et le moteur s'arrêta. Nous étions encore bien loin de notre destination. « *C'est ça je voulais pas là* », dis-je presque tout haut. Le « commandant » de la pinasse tenta plusieurs fois de redémarrer, mais sans succès. Toutes les têtes se tournèrent à nouveau vers MacGyver. On avait tous eu la même pensée apparemment. Il jura qu'il ne touchera jamais à ce moteur. Tout le monde se joignit à moi pour le supplier, mais une heure après, nous étions toujours en train de flotter sur la lagune. Il avait peur de

s'approcher du moteur. *« C'est justement en bricolant un truc pareil que j'ai été électrocuté, dit-il en détournant le regard, en plus il a explosé après. Heureusement, ça n'a tué personne, juste quelques blessés »*. Il y eut des murmures et l'étonnement se lisait sur les visages.

- « Il fallait dire ça depuis le début mon frère », lança quelqu'un

- « En tout cas tu as bien fait de ne même pas essayer, dit un autre, Dieu t'a inspiré ».

C'est une autre pinasse qui passait qui nous tira de cette situation alors que la nuit tombait déjà. Je trouvai la vie parfois injuste en regardant notre héros disparaître au milieu de la foule. Un homme qui avait eu tant de succès ! L'âge l'avait balancé aux oubliettes.

Colt, l'homme qui tombe à pic

Il a vraiment vieilli aussi. Je l'ai vu au plateau il y a environ deux semaines. Il faisait le rang pour toucher sa pension de retraite. Sa jeune femme et tous les enfants qu'il avait eus avec elle l'accompagnaient. Il en avait eu d'autres dans ses anciens mariages, mais ils sont grands maintenant et ils sont en Europe pour certains et aux Etats-Unis pour d'autres. Ceux qui l'accompagnaient étaient tous des gamins. Je n'étais pas le seul à me poser la question de savoir pourquoi toute sa petite famille l'accompagnait. Une petite discussion avec des éclats de voix entre lui et son épouse nous donna la réponse. Chaque fois qu'on lui payait sa pension, il finissait plus de la moitié en chemin. Il devait gérer ses deux maîtresses, boire un pot avec ses gars en jouant au ludo ou encore payer ses crédits. L'argent n'avait donc aucune chance d'arriver intact à la maison. Je trouvai que le moment était mal choisi pour l'approcher et en savoir plus

sur lui. Il vit encore et se porte bien, je pense que c'est le plus important.

Rick Hunter

Il a quitté la police pour devenir détective privé. D'abord installé à Anoumabo, il vit aujourd'hui à Gobélé, vers Attoban. Pour son quatrième mariage, l'élue de son cœur n'était autre que son ancienne coéquipière Dee Dee McCall avec qui il a eu sept enfants qui leur ont donné une ribambelle de petits-enfants. Elle avait quitté la police bien longtemps avant lui pour s'occuper de son commerce. Elle faisait très souvent la navette entre Dubaï et Abidjan. Rick Hunter n'avait pas eu besoin de trop parler pour la conquérir. Elle était fan de lui depuis bien longtemps. Leur couple avait battu de l'aile quand il avait décidé de se lancer dans le proxénétisme. Il s'était constitué un bon réseau de filles. Toutes les « kpoklés⁴¹ » de la rue des jardins et de l'ivoire avaient bossé pour lui. Mais sa femme s'était opposé à ce business et avait même menacé de le quitter s'il s'entêtait. Il s'offrait parfois du bon temps avec ses filles et elle le savait, c'est pour ça. Son travail de détective ne payait pas vraiment, mais il avait le minimum pour vivre tranquillement ses vieux jours aux côtés de son épouse.

« **Kouagne** » **Chang Caine** (Je crois que ça veut dire « Petit scarabée » en Baoulé).

Je ne sais pas si vous vous souviendrez de celui-là, mais il a marqué aussi l'époque où regarder la télé était un vrai délice. C'était un grand pratiquant de Kung Fu qui pouvait frapper tout le monde avec des gestes lents mais précis. Il l'est toujours d'ailleurs, enfin, il l'était encore

⁴¹ *Kpoklés : Prostitués*

jusqu'à l'année dernière quand il s'était brisé le poignet en voulant casser une brique, juste pour impressionner des jeunes filles qui passer sans même s'occuper de lui. Ses os avaient vieilli aussi, il faut le dire. Mais malgré ça, il reste dangereux. Je l'ai constaté moi-même quand il a frappé un apprenti de gbaka sous mes yeux au carrefour du zoo. Le petit ne voulait pas donner sa monnaie. Il était beaucoup trop jeune pour savoir à qui il avait affaire. Cette scène a créé un embouteillage monstre parce que les autres apprentis et chauffeurs de gbaka ont garé leurs véhicules pour voler au secours du petit malheureux qui n'avait pas raison. Ils étaient une quinzaine contre le vieil homme. Je ne sais vraiment pas par quel pur hasard, mais tous ceux qui étaient là ont pu entendre deux cris dignes d'un bon film karaté. C'était Jackie Chan et Jet li.

« 照顧我照顧學徒的司機 », leur cria « Kouagne », ce qui veut dire : « *Occupez-vous des chauffeurs, je gère les apprentis* ». Je traduisis rapidement à haute et intelligible voix pour ceux qui n'avaient aucune notion de chinois. Le coin se vida soudain de ces gbakas, de ces chauffeurs et de ces apprentis mal élevés. Depuis son véhicule, « Petit Madou », le premier chauffeur qui avait pris position lança à l'endroit de l'apprenti qui venait d'être corrigé : « *Chao*⁴², nous on voulait té aider hein, mais les môgôs⁴³ là, toi-même tu les connais non, walaye ils vont nous mettre « dans pain⁴⁴ » nous tous ».

Il y a encore beaucoup d'autres héros de notre enfance que je n'ai pas pu rencontrer. Ils sont pourtant à

⁴² *Chao* : Frère, amis, gars

⁴³ *Les Môgôs* : Les gars

⁴⁴ *Dans pain* : Dans les problèmes

Abidjan, mais pour les voir c'est vraiment difficile. Il s'agit, entre autres, de Steve Austin (l'homme qui valait trois milliards), Cortex et Minus (Cortex tient toujours à conquérir le monde), Astérix et Obélix (Panoramix, le druide, accepte maintenant de donner sa potion magique à Obélix, c'est ce qui se raconte en ville), la famille de « *La petite maison dans la prairie* », Titi et Gros minet (Le chat aurait réussi à manger le petit oiseau, mais ce ne sont que des rumeurs infondées), Bip bip et Coyotte (J'ai entendu dire qu'avant de quitter Abidjan, Coyotte avait décidé d'attendre que Bip bip vieillisse pour l'attraper. L'âge aidant, la volaille n'aura plus la force de courir aussi vite. Comme si lui-même, il n'allait pas vieillir aussi), Zambla, Zoro, Simon Templar, Wang Yu, Manimal, Donald, Picsou, Riri, Fifi et Loulou, tous sont actuellement à Abidjan à ce qui paraît. Même celui qui, à ma connaissance, fut le dernier parrain, je parle de Vincent Corleone. Il paraît qu'il vit vers la Pisam maintenant et il n'est plus le parrain de la famille Corleone. Il aurait cédé sa place à un petit DJ de Koumassi qui se fait appeler « Don Pepini ». Mais j'en doute, il faudra que je vérifie l'info.

Voilà ! Cher frère, chère sœur, je pense que nous avons fait le tour de la plupart de ces personnages qui ont contribué à faire de notre tendre jeunesse une époque inoubliable. Si tu as eu la patience de lire ce livre jusqu'ici, c'est que tu appartiens certainement à cette génération qui ne manquera pas d'esquisser même un petit sourire en entendant des noms ou des mots du genre, Léonard Groguhé, Ivoire Dimanche, Télé Miroir, Miki Miki, One leg, Castor, Abidjan City Breakers, Tantie Léo et bien d'autres.

La présentation de ce livre à l'Association des Anciens du Club des Petits fut un grand succès. Kimbo donna les instructions pour qu'il soit édité au plus vite et deux semaines après, tout comme toi, beaucoup de nostalgiques abidjanais l'avaient entre les mains et en quelques heures, ils se projetaient trente ans en arrière et revivaient les plus beaux instants de leur enfance.